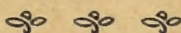


Fonson, Jean François
Le feu de la Saint-Jean

Frantz FONSON et Fernand WICHELER



LE FEU DE LA St-JEAN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois à Bruxelles,
au Théâtre Royal des Galeries, le 1er Décembre 1911.*

*Représentée pour la première fois à Paris,
au Théâtre de la Renaissance, le 20 Mai 1912.*

ÉDITION
DU
MONDE ILLUSTRÉ
13, Quai Voltaire — PARIS

Supplément gratuit au n° 2896
du MONDE ILLUSTRÉ
28 SEPTEMBRE 1912

Le Feu de la Saint-Jean

COMÉDIE EN TROIS ACTES

DE

Frantz FONSON et Fernand WICHELER

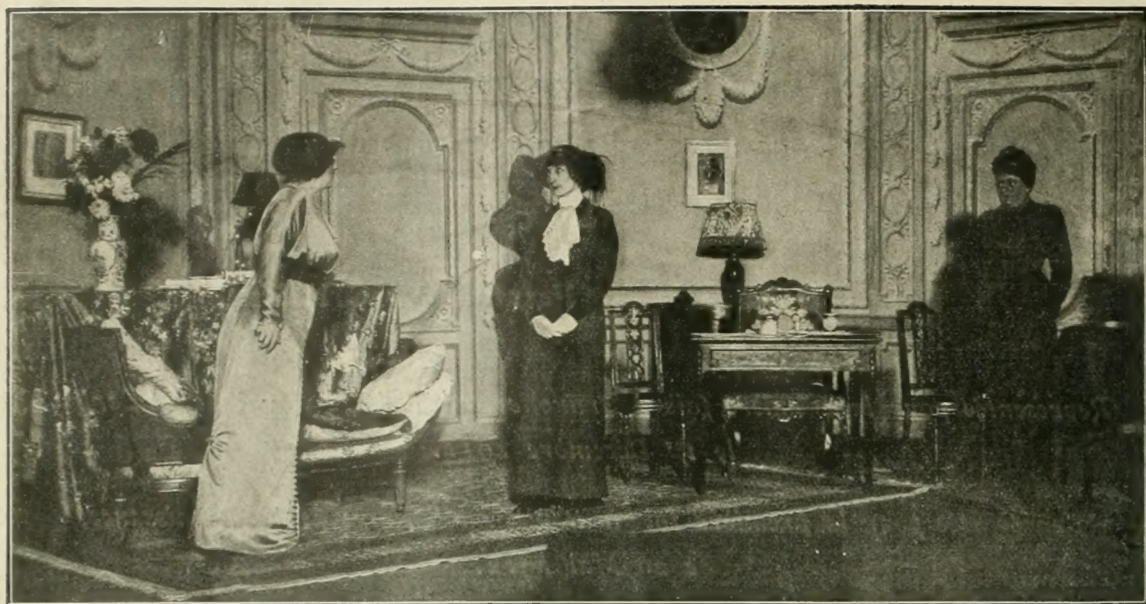
Représentée pour la première fois à Bruxelles, au Théâtre Royal des Galeries, le 1er Décembre 1911.

Représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre de la Renaissance, le 20 Mai 1912.

PERSONNAGES

		Bruxelles		Paris
Lucien de Solanges	MM.	ANDRÉ BRULÉ.	MM.	H. ROLLAN.
Le Comte Philibert de Marvejol		GILDÈS.		MAULOY.
Van Dael		JACQUE.		JACQUE.
Victor Derplaes		MYLO.		MYLO.
Adhémar Ariston		FRANCK A.		RAULIN.
Georges Sernet		FRANEEN.		A. NICOLLE.
François		MERTENS.		HENRIQUET.
Le Facteur		CHAMPDOR.		COGNET.
Le petit Léon		LE PETIT ETIENNE.		LA PETITE CHOQUET.
Madeleine Germont	Mmes	MARGUERITE BARETY.	Mmes	ANDRÉE MÉGARD.
Jeanne Denis		JANE DELMAR.		JANE DELMAR.
Sonia Lowinska		YVONNE HARNOLD.		A. VERMELL.
Germaine de Luxeuil		LILLIAN GREUZE.		HUGUETTE DASTRY.
Clémence Germont		BAILLY.		LUCE COLAS.
Julie Derplaes		DERVAL.		Y. DAUMONT.
Marie		CHARMAL.		CHARMAL.
Hélène		VILDÈS.		CLAUDIA.
La petite Sophie		LA PETITE CHARLOTTE.		LA PETITE LESOURD.

PHOTOGRAPHIES, PHOTO-PROGRAMME



Mme Andrée MÉGARD — Mlle J. DELMAR — Mme CHARMAL

Le Feu de la Saint-Jean

ACTE PREMIER

Boudoir élégant, chez Madeleine Germont, à Paris.

Scène première

GEORGES, GERMAINE, SONIA, FRANÇOIS.

Au lever du rideau on entend un timbre. Le domestique François traverse le salon, de droite au fond. Il ouvre la porte du palier. Bruit de voix. François ouvre la porte du salon. Entrent Germaine et Sonia.

FRANÇOIS. — Madame a téléphoné à l'instant qu'elle n'arriverait que dans un quart d'heure, sa répétition n'étant pas terminée.

GERMAINE. — Comment, la répétition n'est pas finie?... Mais quelle heure est-il donc, François?

FRANÇOIS. — Cinq heures et demie, Mademoiselle !

GERMAINE. — C'est bien, François, nous attendrons... *(François sort.)* Ah ! dites donc, François, quand M. Georges Cernay arrivera, faites-le entrer ici.

FRANÇOIS. — Bien, Mademoiselle !

SONIA. — Vous êtes sûre que M. Georges viendra?

GERMAINE. — Mais oui ; Madeleine m'a dit qu'il devait venir... *(Coup de timbre en coulisse pour l'entrée de Georges.)* Je parie que c'est lui.

(Georges entre fond gauche et descend au canapé. Il donne la main à Germaine et Sonia. Il a en main une partition et la musique de la romance.)

GEORGES. — Bonjour, Sonia... Bonjour Germaine... A quel heureux hasard...

GERMAINE. — Ça tient du miracle.

SONIA. — Seulement, voilà, nous savions que vous deviez venir.

GEORGES. — Et c'est pour moi que vous êtes venues?... C'est gentil !

GERMAINE. — C'est un peu pour vous et beaucoup pour votre musique... Sonia voudrait chanter devant Madeleine la dernière romance que vous avez écrite... Madeleine a de hautes relations, de l'influence ; elle n'hésitera pas, j'en suis sûre, à lancer Sonia.

SONIA. — J'ai confiance en la protection de Mme Germont... C'est une chère femme !... Oh ! comme il est donc difficile pour une jeune fille du monde de se lancer dans la carrière artistique !

GEORGES. — L'ordre hiérarchique exigerait, peut-être, ô charmante Sonia, que vous sacrifiiez d'abord sur l'autel de Vénus... Si, avant l'arrivée de Madeleine, nous faisions... une petite répétition, hein?... Qu'en dites-vous?

SONIA. — Je veux bien !... Prenons *Valse beige*, voulez-vous?

GEORGES. — Peut-être préféreriez-vous la nouvelle romance que j'ai faite sur des vers de Lucien de Solanges?... Et je pense qu'en chantant à Madeleine des paroles de Lucien de Solanges?...

SONIA. — Lucien de Solanges?

GERMAINE. — Oui, tu sais, le jeune poète dont je t'ai parlé.

SONIA. — Tu m'as parlé d'un poète, chère Germaine, et je l'ai oublié !

GERMAINE. — Le jeune poète auquel s'intéresse avec tant de zèle Madeleine Germont? son gigolo, quoi?

SONIA. — Son gigolo?... Ah ! oui, son page... je sais...

GEORGES. — Si elle s'y intéresse !

SONIA. — Il a du talent?

GEORGES. — Au point de vue d'une collaboration, nous nous complétons assez.

SONIA. — Faites voir votre dernière chose... les paroles du poète.

GEORGES. — Sans musique?

SONIA. — Pour le moment !

GEORGES. — Je vous assure que la musique est indispensable.

(Il se rend au piano.)

Scène II

LES MÊMES, CLÉMENCE, ADHÉMAR

CLÉMENCE, *dans le second salon.* — Venez par ici, monsieur Adhémar; non pas par là... dans le boudoir.

GEORGES. — Tiens, madame Clémence, la mère de Madeleine, et Adhémar.

CLÉMENCE. — Comment, vous êtes là? On ne m'avait rien dit... *(A Georges.)* Bonjour, croque-note... Alors ! bien quoi, on ne m'embrasse pas?... Je ne suis donc pas jolie? *(A Sonia.)* Bonjour, petite Russe de mon cœur. *(A Germaine.)* Bonjour, amour.

FRANÇOIS, *en coulisse.* — Mais, Monsieur, je vais vous aider ; donnez-moi vos paquets.

ADHÉMAR, *entrant.* — Non, non ; laissez, François, c'est fragile ! c'est fragile... *(Saluant.)* Germaine !... Georges !... Mademoiselle Sonia !

CLÉMENCE. — Mais que faisiez-vous donc?

GEORGES. — Nous allions précisément répéter une romance de moi avec des paroles de Lucien, que Sonia voudrait chanter devant Madeleine.

CLÉMENCE. — Une romance?... Une romance, Adhémar, moi qui aime tant cela... Vous savez que mon flirt chante très bien.

SONIA. — Votre flirt ?

CLÉMENCE. — Oui, Adhémar, c'est mon flirt. *(Soupir.)*

SONIA. — Ah ! monsieur le Flirt, je vous félicite ; je comprends l'anglais, mais cela je n'aurais jamais osé le dire... Vous êtes un héros.

GERMAINE, *bas à Sonia.* — C'est un amoureux de Madeleine. Il fait les courses de la mère, qui, se méprenant, l'appelle son flirt.

SONIA. — Que d'activité perdue !... C'est étonnant ce que vous autres, en France, vous pouvez perdre d'activité.

GEORGES. — Ce n'est pas un héros ! Il se croit habile tout simplement : ne pouvant arriver à Madeleine par le chemin le plus court...

SONIA. — Il prend la grande corniche, c'est plus dur à gravir... *(A Georges.)* Eh bien! êtes-vous prêt?... Allons-y !

(*Chantant*)

Lorsque, si mignonne et menue,
Enfant, tu m'as pris par la main,
La confiance m'est venue,
Et j'ai vu fuir de mon chemin
Les spectres qui peuplent l'enfance ;
J'ai compris que j'allais avoir,
Dans ton amitié, ma défense :
Dans ta tendresse, mon espoir.

Nous grandissons, je suis timide.
Parmi mes rêves de fierté,
J'ai pour gravir la pente aride
Besoin de ta fragilité.
Si tu veux que jusques aux cimes
Je m'achemine, dès demain,
Au chant des oiseaux et des rimes,
Frêle Jeanne, prends-moi la main.

TOUS. — Bravo ! bravo !

GERMAINE. — Vous chantez délicieusement.

GEORGES. — Merci, vous m'avez révélé ma musique... Ce que vous avez fait est parfait... Au fond, il n'est pas mauvais que les paroles se perdent un peu dans le pittoresque de votre accent !

CLÉMENCE. — Oh ! comment pouvez-vous dire?... C'est une profanation... Dans la chanson française, je trouve, moi, que les paroles ont plus d'importance que la musique. Ainsi, connaissez-vous rien de plus touchant que cette romance du jeune soldat qui raconte à sa fiancée qu'une balle lui a crevé un œil?

Dam ! je suis un peu borgne, s'écrie-t-il, mais je suis caporal.

D'ailleurs, ça m'est égal,
Un œil suffit pour l'amour conjugal.

EN CHŒUR. — Un œil suffit pour l'amour conjugal.

(Le comte est entré vers la fin du couplet chanté par Clémence, sans se faire remarquer.)

Scène III

LES MÊMES, LE COMTE

LE COMTE. — Bravo !... Je vois, madame Clémence, que vous avez conservé le souvenir de nos vieilles chansons du second Empire.

CLÉMENCE, *piquée.* — C'est ma mère, monsieur le comte, qui me l'a apprise.

LE COMTE. — C'est bien ainsi d'ailleurs que je l'entendais... Mon père, à moi, m'apprenait celles de l'autre, du premier.

(Le comte serre la main à Clémence, Georges et Germaine.)

SONIA, *à Germaine.* — Qui est ce monsieur?... Il est très chic, vraiment !

GERMAINE. — C'est le vieil ami de Madeleine, le comte Philibert de Marvejols.

SONIA. — Présentez-moi.

GERMAINE. — Le comte Philibert de Marvejol... Mlle Sonia Lowinska.

SONIA. — Enchantée ; je vous porte dans mon cœur.

LE COMTE. — Où peut-on être mieux?

GEORGES. — Mais c'est presque une déclaration, mon cher comte... Je vous félicite ; mademoiselle Sonia n'en est pas prodigue.

SONIA. — Qu'est-ce que vous en feriez, vous?

GEORGES. — Et si j'avais le droit d'être jaloux.

LE COMTE. — Jaloux?

SONIA. — Vous devez l'être, vous, jaloux?

LE COMTE. — Dieu m'en garde ! C'est un luxe de tout jeune homme; on est jaloux comme on est gourmand quand on a bon estomac ; c'est un vice qui finit par être douloureux.

SONIA. — Je croyais que lorsqu'on avait des vices, parfois on en mourait, mais que jamais on n'en guérissait.

LE COMTE. — A mon âge, Mademoiselle, à moins qu'on ne soit un sot, on les endort.

Scène IV

LES MÊMES, MADELEINE

(On entend des bruits de voix)

MADELEINE, *furieuse.* — Eh ! non ! eh ! non !... ce serait la première fois !... Ce que je leur ai dit, je le leur écrirai à l'instant... et de ma plus belle encre, encore...

LUCIEN. — Cependant...

MADELEINE. — Cependant ! cependant !... Il n'y a plus de cependant... Imagine-t-on ce toupet? *(Au comte.)* Bonjour, mon ami... Bonjour, mes amis... Cet imbécile de Derval qui me répond : « Mon œuvre restera entière, Madame... » Entière ! on verra ça, à la répétition générale, quand il en ramassera les petits morceaux.

LE COMTE. — La répétition, chère amie, n'a pas marché?

MADELEINE. — La répétition?... Il n'y a pas eu de répétition... Une lecture, mon cher... *(A Adhémar.)* Une comédie de Derval. Un premier acte mouvementé ; le deux, assez prenant ; le trois, stupide... L'histoire d'une femme séduisante, entourée d'adorateurs, parmi lesquels elle a choisi pour l'aimer vraiment, oui, enfin pour l'aimer, un jeune homme charmant... Cette femme irrésistible, à la fin de la pièce, est plaquée par son amant.

(Elle enlève son manteau ; Lucien l'aide.)

TOUS. — C'est ridicule !

MADELEINE. — Voyons, n'est-ce pas idiot?

TOUS. — C'est idiot !

MADELEINE. — J'ai refusé le rôle... D'ailleurs, j'ai besoin de repos.

LE COMTE. — Peut-être l'auteur, ma chère amie, a-t-il préféré cette rupture parce que, précisément, elle constitue un dénouement plus vrai, plus normal.

MADELEINE. — Alors, c'est la vie, ça?... Vous trouvez que c'est la vie?... Eh bien, moi, à la fin d'une pièce, je ne veux pas être lâchée.

TOUS. — Elle a raison.

MADELEINE. — D'ailleurs, cher ami, ça c'est le théâtre, n'est-ce pas?... Il faut être du métier, pour comprendre ça. *(Entrée du domestique, au fond.)* Le thé?... *(Le domestique sort.)* N'est-ce pas?

GERMAINE. — Oh ! certainement.

MADELEINE. — Tu vois... Si, au lieu de me voir abandonnée, j'épouse le jeune homme... Vous verrez, vous verrez si le public ne sera pas joliment plus content... Ce que j'en dis, c'est pour le public, et pour la pièce... et pour moi... C'est vrai, ça !... Les auteurs ne veulent pas comprendre que nous, les artistes, nous avons seuls de l'importance au théâtre.

TOUS. — Certainement.

MADELEINE. — L'auteur? la pièce?... qu'est-ce que c'est?... Une histoire en trois actes !... Tout le monde peut en inventer une.

GERMAINE. — Mais naturellement !

MADELEINE. — Du dialogue? Tout le monde peut faire du dialogue ! C'est bête comme tout ! Il y a cent mille mots dans la langue française.

GERMAINE *se lève.* — Cent mille?

MADELEINE. — On n'a qu'à choisir !... Ce qui compte, c'est l'acteur.

GERMAINE. — Absolument !

SONIA. — Certainement !

GEORGES. — Ah ! oui !

ADHÉMAR. — Il n'y a pas de doute.

MADELEINE. — Voyez l'affiche... mon nom est comme ça !... quoi !... Et celui de l'auteur... comme ça !... C'est tout le théâtre, ça.

SONIA. — Elle a raison.

GERMAINE. — Tout à fait raison.

GEORGES. — Mais évidemment !

MADELEINE. — Est-ce moi qui l'ai faite, cette affiche?... Non... Pourquoi le directeur du théâtre a-t-il voulu cela?... Parce que le public lui a dit : — « Nous nous moquons de savoir qui a écrit la pièce ; dites-nous qui la joue. »

GERMAINE. — Comme c'est vrai !

CLÉMENCE *se lève à l'entrée du domestique, puis vient se rasseoir.* — Voilà le thé.

MADELEINE. — Conçoit-on qu'un auteur néglige les conseils de ses interprètes !

TOUS. — C'est inouï !

MADELEINE. — Et qu'il se fâche... *(Au comte.)* Combien de morceaux?

LUCIEN. — Deux.

(Tous parlent en même temps.)

GEORGES. — Vous savez, un auteur a des fiertés, souvent ridicules, de l'amour-propre... mais...

MADELEINE. — Mais quoi? Est-ce que notre ami Lucien... Lucien de Solanges, n'a pas ses fiertés, lui aussi... et de l'amour-propre... Eh bien, jamais il n'hésite à suivre les conseils que je crois pouvoir lui donner lorsqu'il me les demande.

LE COMTE. — Et pourtant vous n'êtes pas son interprète.

MADELEINE. — Je jouerai sa pièce... à la Comédie-Parisienne.

GEORGES. — Ah !... Degré l'a reçue?

MADELEINE. — Oui !

TOUS. — Bravo !

ADHÉMAR. — Félicitations, mon cher... C'est ça qui va vous en valoir, des droits d'auteur.

GEORGES. — La première scène du boulevard, mazette !

LUCIEN. — Oh ! reçue ! reçue ! C'est Madeleine qui dit ça !

MADELEINE. — Naturellement, c'est moi qui dis ça ; et si je le dis, c'est que j'en suis certaine... *(La colère tombée.)* La porte est ouverte, mon ami, et la gloire va entrer... Vous en donnerez, des leçons, à nos auteurs entêtés et prétencieux.

LE COMTE. — Et vous en préparerez, des dénouements très publics.

ADHÉMAR, *à Clémence.* — Comme elle est belle dans son courroux, votre fille ! Et quelle grâce quand sa colère s'apaise !... Et ce chapeau... ce merveilleux chapeau !

CLÉMENCE. — Vous l'aimez tant que cela, ce chapeau?

ADHÉMAR. — Oui !

CLÉMENCE, *à sa fille (à part).* — Madeleine?

MADELEINE. — Quoi?

CLÉMENCE. — Ton chapeau... ça va se remarquer parmi tes amis.

MADELEINE. — Tu as raison, maman... *(Se débarrassant de son chapeau qu'elle donne à sa mère.)* Promène-le dans d'autres quartiers, dans les magasins où tu es encore allé faire des folies, comme toujours.

CLÉMENCE. — Non, presque rien.

MADELEINE, *au comte.* — Il y avait longtemps que vous étiez là?

LE COMTE. — A peine quelques minutes... Nous avons fait un peu de musique.

GEORGES. — Mlle Lowinska a chanté. Elle ne venait que pour cela.

SONIA. — Oh ! que pour cela !... Pour cela principalement, voulez-vous dire... Germaine m'avait promis de me faire chanter devant vous... — « Mme Germont, disait-elle, vous lancera ; c'est une chère femme. Elle aide volontiers les jeunes... »

MADELEINE. — Je suis toujours heureuse de rendre service ; c'est assez naturel.

SONIA. — Je vous porte dans mon cœur... Seulement, je dois le dire, je préfère chanter une autre fois.

MADELEINE. — Pourquoi?

SONIA. — Parce qu'aujourd'hui, je vois, à cause de M. Derval, vous êtes dans la mauvaise lune, n'est-ce pas?... *(On rit.)* J'ai fait une gaffe? N'est-ce pas que vous êtes dans une mauvaise lune?

MADELEINE. — En effet, mademoiselle, je suis assez mal disposée en ce moment.

CLÉMENCE. — Ah ! c'est dommage ! c'est dommage !... Mlle Sonia s'apprêtait à te chanter une romance nouvelle de M. Georges. *(Geste d'indifférence de Madeleine.)* sur des paroles de M. Lucien de Solanges.

MADELEINE, *intéressée.* — Vraiment, une poésie de Lucien?

LE COMTE, *venant du piano, où il a parlé à Georges et à Lucien. Il tient la romance à la main, il la donne à Madeleine.* — Et une poésie charmante, ma foi !

LUCIEN. — Oh ! un péché de jeunesse... des vers médiocres, une fantaisie, que Georges m'a fait le mauvais tour de mettre en musique... Je suis furieux.

GERMAINE. — Mais c'est délicieux, au contraire !

SONIA. — Et cela a le caractère sentimental et voluptueux à la fois, de la poésie de nos poètes du Nord.

LE COMTE. — Dame, M. Lucien de Solanges est Belge ; il vient du Nord.

GERMAINE. — Comment, monsieur Lucien, vous êtes Belge?... Ah ! bien !

LUCIEN. — Ça vous étonne?

ADHÉMAR. — Pour une fois, savez-vous !

LUCIEN. — Non, pour toujours, et je tiens à le rester.

GERMAINE. — Vous n'avez pas du tout l'accent.

SONIA. — Il arrive fréquemment que les étrangers perdent leur accent... Voyez moi... Oui, je sais, il est un peu fat de se donner en exemple... mais enfin, vous me pardonnerez, n'est-ce pas... Eh bien, j'habite Paris seulement depuis deux ans, et tous les Russes que le hasard me fait rencontrer me demandent si je suis Française.

TOUS. — Ah ! ah !

SONIA. — Vous riez, vous?... Pourquoi riez-vous?... Vous vous trouvez drôle?

LUCIEN. — A vrai dire, j'ai passé presque toute mon enfance à Paris, où j'ai fait mes études.

ADHÉMAR. — Au collège?

LUCIEN. — Oui, à Louis-le-Grand.

ADHÉMAR. — Tiens ! tiens !

LUCIEN. — Vous y étiez aussi?

ADHÉMAR. — Oui, mais très peu, j'avais une santé si délicate.

MADELEINE. — Monsieur de Solanges était tout jeune quand il a perdu sa mère.

LUCIEN. — Et mon père, très accaparé par le souci des affaires, m'avait confié au correspondant de mon oncle, un gros négociant d'ici, M. Delpierre. Je retournais à Bruxelles passer mes vacances et je retrouvais là tout le charme du terroir brabançon, avec son accent qui prend, je vous assure, pour ceux qui l'ont entendu tout petits, une certaine saveur d'ingénuité... Mais n'allez pas vous imaginer, mon cher monsieur Ariston, que tout le monde dise chez nous « pour une fois, savez-vous ».

ADHÉMAR. — Oh ! c'était une plaisanterie, assez bête d'ailleurs, j'en conviens.

LUCIEN. — C'est bien comme ça que je l'entendais.

SONIA. — Toc !

LUCIEN. — Ainsi, tenez, ma sœur aînée, qui n'a jamais quitté Bruxelles, n'a pas d'accent... Une petite orpheline que mon père a recueillie et élevée et qui est chez moi comme l'enfant de la maison parle le plus correctement du monde.

MADELEINE. — Vous m'aviez dit pourtant que votre père...

LUCIEN. — Ah ! oui, mon père a l'accent. Je crois d'ailleurs qu'au fond il y tient beaucoup. Il y tient comme à une vieille habitude, et je suis persuadé que si, miraculeusement, on le lui enlevait, il serait aussi gêné que si on le forçait à porter un pourpoint et une épée... L'accent d'un peuple est en quelque sorte une des marques indispensables de son originalité : les Marseillais sans accent, c'est de la bouillabaisse sans rascasse, la Hollande sans tulipes et Toulouse sans ténors.

TOUS. — Ah ! ah !

GERMAINE. — Charmant !

SONIA, *à Madeleine*. — Eh bien ! chère Madame, n'est-ce pas qu'ils sont très heureux, les vers de la romance?

MADELEINE. — Oui, pas mal.

CLÉMENCE. — Oh ! ils sont délicieux.

GERMAINE. — D'une grâce...

SONIA. — Et comme ils sont amoureux !

MADELEINE. — Oui ; enfin pas mal.

> Au chant des oiseaux et des rimes
> Frêle Jeanne, prends-moi la main.

(A Lucien.) Jeanne... *(Aux autres.)* Jeanne, vous aimez ce nom-là?

LUCIEN. — J'ai mis ce nom-là... Jeanne... C'est cette petite orpheline dont je vous ai parlé tout à l'heure... Elle a grandi à côté de moi. Une amitié d'enfants... Je faisais des vers... Naturellement... ce nom m'est venu sous la plume. Il y avait chez nous, Jeanne, ma sœur Julie... la servante Marie... C'est encore Jeanne qui sonnait le mieux.

MADELEINE. — Tout de même...

GEORGES, *à Sonia*. — Elle va encore demander un autre dénouement !

MADELEINE. — Il y a des noms qui arrivent, comment dirais-je?... comme des verrues... je ne sais pas... Jean, Pierre, Paul, Joseph... ça sent trop le calendrier... la fête patronymique, le pot de fleurs, la tarte : Vive Jean ! vive Joseph ! *(Au comte.)* Vous ne trouvez pas, Philibert?

LE COMTE. — Je suis entièrement de votre avis, chère amie ; il y a des noms qui sont faits, eux-



M. ROLLAN, Mme A. MÉGARD

mêmes, de la plus pure poésie... Madeleine, par exemple.

MADELEINE. — Oh ! Madeleine !

TOUS. — Si, si, certainement.

CLÉMENCE. — Madeleine, c'est très joli ; c'est moi qui l'ai choisi.

LUCIEN. — Rien n'est plus juste que l'observation que vous me faites ; mais j'aurai vite corrigé. *(Il prend un crayon, biffe le dernier vers écrit.)* Dieu qu'il est pâle, mon crayon ! Enfin, tout de même, voilà.

> Au chant des oiseaux et des rimes
> Madeleine prends-moi la main.

CLÉMENCE. — Très bien.

GERMAINE. — Bravo !

MADELEINE. — Je ne sais pas... Cela me paraît moins naïf, moins sincère, à présent !

LUCIEN. — Moi, je trouve que c'est mieux qu'avant... Et toi, Georges?

GEORGES. — Oh ! moi.

MADELEINE. — Merci !

Sonia. — Quand voulez-vous que je vienne, chanter ça?... *(A Madeleine.)* Dites-moi, vous me ferez signe quand la lune sera bonne.

Madeleine. — C'est cela !

Sonia. — Dieu vous garde. *(Au Comte.)* Je vous aime !

Le Comte. — Moi aussi.

Germaine. — Au revoir.

Georges. — Chère Madame, à bientôt.

Sonia. — Vous venez, monsieur Georges?

Lucien. — Mon cher comte, au revoir.

Le Comte. — Vous partez déjà?... Vous savez que Madeleine va être désolée de vous voir partir aussi vite.

Lucien. — Pas plus que moi ; mais que voulez-vous?... Mille choses à faire.

Le Comte. — Ah !

Lucien. — Ça veut dire me promener sur le boulevard, regarder les colonnes affiches, et me dire : qui sait, peut-être, dans un mois, je pourrai lire mon nom là-dessus... Vous souriez?... C'est la première chose à laquelle pense un auteur qui débute... Son nom sur une affiche ! mais, mon cher comte, c'est aussi glorieux que la guillotine pour un assassin.

Le Comte. — Et, en somme, c'est moins dangereux.

Lucien, *à Madeleine.* — Au revoir, chère amie !

Madeleine, *lui donne sa main à baiser.* — A quand?

Lucien. — Mais à demain.

Madeleine. — Comment à demain !... Et ce soir? Vous n'allez pas ce soir à la générale du Vaudeville.

Lucien. — Non... si... je... Alors, oui... j'irai... Au revoir. *(Il sort.)*

Scène V

LE COMTE, MADELEINE

Madeleine. — Ils sont charmants !

Le Comte. — Méfie-toi, petite, tu te prépares beaucoup de chagrin... *(Mouvement de Madeleine.)* Oui, beaucoup de chagrin... Evidemment, il est très gentil, ce petit... *(Mouvement de Madeleine, qui veut parler.)* Très gentil, puisque je le reconnais... Très gentil, là ; mais tout de même, auprès de toi... comment dirais-je... il est un peu jeunet.

Madeleine, *blessée.* — Merci !

Le Comte. — Là, c'est toi qui te fâches... Mais raisonnons un peu. Tu te mettras en colère, après, si tu veux, et puis tu réfléchiras, peut-être... A l'heure présente, tu es encore toute resplendissante d'une beauté que mon âge à moi ne me permet plus guère d'admirer qu'en ami reconnaissant. *(Il lui baise la main ; mouvement de protestation de Madeleine.)* Quoi que tu fasses, je ne puis que te savoir gré de la grâce que ton esprit, ton talent, ta beauté apportent dans ma vie. Tu en es l'ornement, dont je prise, crois-le bien, tous les charmes avec gratitude... Et s'il m'arrive parfois de t'en demander davantage, c'est presque à moi de t'en demander pardon.

Madeleine. — Philibert, tu me fais beaucoup de peine... Tu sais bien que je...

(Elle se lève pour aller à lui.)

Le Comte. — Je sais très bien que vous m'avez beaucoup aimé.

Madeleine. — Mais...

Le Comte. — Et que tu as encore une grande affection pour moi... Cela est d'ailleurs conforme aux exigences de ma dignité... *(Mouvement de Madeleine. Il la prend dans ses bras et la baise au front.)* et de mon cœur. Tu as vingt-cinq ans de moins que moi, Madeleine ; je suis un vieux bonhomme.

Madeleine. — Tu es un ami délicieux.

Le Comte. — Tu es dans tout l'épanouissement de ta beauté... dans toute la puissance de ton talent et de ton esprit ; tu possèdes au suprême degré l'harmonie consciente de ta grâce et rien ne devait davantage émouvoir un tout jeune homme, poète, étranger, et aux yeux duquel tu es Tout Paris qui sourit... Seulement, voilà, tu deviens pareille à ces feux de la Saint-Jean qui terminent la fête, brillent le soir sur les monts d'un éclat rayonnant, illuminant la nuit, puis pâlissent, s'éteignent...

Madeleine. — Et meurent !

Le Comte. — Non, pas si vite... Sous le grésillement de quelques branches resplendissent encore des sarments lumineux ; ils ont l'éclat de rubis incandescents ; mais pour les découvrir, il faudra l'œil vigilant, attendri, fervent, du vieil ami.

Madeleine, *furieuse.* — Qui attend sa revanche !

Le Comte. — Que c'est vilain, et ingrat, ce que tu dis là... Non, non, qui attend simplement qu'il puisse réchauffer son cœur sous la cendre.

(Le Comte essuie furtivement une larme. Madeleine se précipite vers lui.)

Madeleine. — Oh !

(Elle veut l'embrasser ; le comte la repousse doucement de la main.)

Le Comte. — Méfie-toi tout de même et rappelle-toi le jour où ce bellâtre de Gaston d'Estournelles t'a quittée. Tu faisais pitié ! Le rose de ton visage et le khol de tes yeux se mêlaient sur tes joues et tu n'y prenais même pas garde... J'ai passé toute une nuit à te consoler du départ de Gaston, et quand je suis parti, au petit jour, tu m'as dit, dans ton demi-sommeil : Adieu, Gaston... C'est seulement à ce moment-là qu'à mon tour j'ai pleuré; mais tu ne l'as pas vu, tu rêvais.

Madeleine. — Oh ! je...

Le Comte, *gaiement.* — D'ailleurs, à quelque temps de là, j'ai eu ma petite revanche, ma consolation, dirais-je.

Madeleine. — Comment donc?

Le Comte. — Oui, enfin... tu m'avais trompé avec Henry.

Madeleine. — Henry?

Le Comte. — Oui, Henry.

Madeleine. — Ah ! Henry.

Le Comte. — Cette fois, j'étais nerveux, moins maître de moi-même et je t'ai quittée assez brutalement, décidé à ne plus te revoir. Le lendemain, quand je suis revenu, je t'ai trouvée aussi accablée de mon abandon, aussi lamentable que lorsque Gaston t'avait lâchée. *(Mouvement de Madeleine.)* Pardonnez-moi cette expression, je n'en ai pas d'autre... Et quand je t'ai tenue dans mes bras, pantelante, effondrée, comme il n'y avait plus personne pour te consoler, je n'ai plus eu le courage de partir. *(Ils s'embrassent gentiment.)* Aujourd'hui, je m'en vais tranquille.

Madeleine, *(le Comte baise la main de Madeleine).* — A demain. Viendrez-vous à la revue de l'Épatant... On dit qu'elle est charmante.

Le Comte. — Que ne dit-on pas?... Je ne vous promets pas d'y venir ; j'attends, ce soir, mon sacripant de neveu.

Madeleine. — Oh !... il a fait de nouvelles bêtises?

(François entre avec pardessus et chapeau du comte et aide celui-ci.)

Le Comte. — 160.000 francs ; je paierai... Mais ce sera la dernière fois... C'est pour le lui signifier que je le fais venir.

Madeleine. — Vous céderez encore !

Le Comte. — Je ne cèderai plus. Il ne pourra plus désormais compter sur ma faiblesse... Merci, François.

Madeleine. — Cette faiblesse est de la bonté.

LE COMTE. — Elle serait bientôt de la lâcheté... J'irai demain au Ministère pour assurer à ce jeune homme un engagement aux colonies... Ce sera pour lui l'occasion de se régénérer.

MADELEINE. — Il vous comprendra.

LE COMTE. — Je l'espère... Les démarches que je vais faire me prendront une grande partie de la journée, sans doute... A demain.

(Il baise la main de Madeleine.)

MADELEINE. — A demain.

LE COMTE. — Restez ! restez ! *(Il sort.)*

Scène VI

MADELEINE, HÉLÈNE, LUCIEN

MADELEINE. — Hélène, mon peignoir... Aidez-moi à me déshabiller d'abord... Ah ! Hélène, je suis lasse.

HÉLÈNE. — Aussi, Madame ne se repose jamais ; Madame a tort de se fatiguer ainsi.

MADELEINE. — Mais si je me reposais, Hélène, je vieillirais tout de suite.

HÉLÈNE. — Comment, Madame peut-elle parler ainsi? Madame a vingt ans.

MADELEINE. — Merci, Hélène !

HÉLÈNE. — Oh ! Madame, c'est la vérité.

MADELEINE. — Aussi, ce n'est pas pour cela que je te remercie, mais parce que tu as fini de m'agrafer... Va chercher mon peignoir.

(Hélène ouvre un placard où elle aperçoit Lucien qui tient tout ouvert le peignoir. Il sort du placard, avance vers Madeleine, dissimulé derrière le vêtement.)

MADELEINE. — C'est absurde ! c'est ridicule... je devrais te faire mettre à la porte... C'est un tour de Lovelace. *(Hélène disparaît.)*

LUCIEN. — Tu veux dire de Chérubin.

MADELEINE. — Oui !... Mais moi, mon cher, je ne suis pas la comtesse, je ne suis qu'une actrice. Par conséquent, il faut que devant mes domestiques tu aies l'air d'être bien élevé... Aussi pourquoi Hélène... Tiens, elle est partie?... Pourquoi est-elle partie? Hélène?

LUCIEN. — C'est moi qui l'ai renvoyée.

MADELEINE. — C'est complet ; je te félicite.

LUCIEN. — Vraiment, Madeleine, je ne pensais pas que cette espièglerie, qui me semblait gentille, pût à ce point te déplaire.

MADELEINE. — Tu as des façons de petit provincial.

LUCIEN. — Je te demande pardon, là... Mais enfin je ne pouvais pas m'en aller en te baisant la main, comme ton amoureux, le flirt de ta mère.

MADELEINE. — Depuis combien de temps étais-tu là?... Et où étais-tu, d'abord?

LUCIEN. — Dans la chambre aux robes ; tu l'as bien vu.

MADELEINE. — Tu étais dans la chambre aux robes ? depuis quand?

LUCIEN. — Depuis le départ du comte.

MADELEINE. — Tu m'écoutais?

LUCIEN. — Quoi?

MADELEINE. — Non, enfin !

LUCIEN. — Quand je l'ai vu traverser le grand salon, je me suis précipité par la petite porte dans l'armoire aux robes. Je ne vois pas ce qu'il y a là de si méchant. *(Soupir de soulagement de Madeleine, qui sourit en regardant Lucien ; Lucien, encouragé par ce sourire :)* Oui, c'est ça, souris... Continue... Et puis, tu ne peux pas savoir ce qu'on y est bien, dans ton armoire aux robes. Ça sent toi, là-dedans... Ça sent ton parfum, ta chair... C'est à la fois irritant et voluptueux. *(Il veut l'embrasser dans le cou.)*

MADELEINE. — Non, ne fais pas ça.

LUCIEN. — Souris.

MADELEINE. — Lucien ! Lucien !

LUCIEN. — Ne te défends pas... je ne veux pas que tu te défendes.

MADELEINE. — Pas dans le cou, je te dis, pas dans le cou, tu vas me faire bondir... Non, je t'en prie, tu me chatouilles... Non, ne me chatouille pas... mords-moi... mords-moi... fou... Ah ! finis, finis... *(Elle se dégage et se précipite vers la glace.)* Ah ! tu m'as fait une marque.

LUCIEN. — Tu m'as dit de te mordre.

MADELEINE. — Est-ce que je savais ce que je disais... C'est ridicule... j'ai une marque.

LUCIEN. — Tu prétendais que je te chatouillais.

MADELEINE. — Ah! oui, tu me chatouillais. *(Lucien s'apprête à l'embrasser de nouveau.)* Ah ! non, assez comme cela... Donne-moi ma boîte à poudre.

LUCIEN. — Je veux bien te donner ta boîte à poudre, mais à la condition que je puisse t'embrasser... là.

MADELEINE. — Du chantage, alors?

LUCIEN. — Dame, tu m'as traité de Lovelace... C'est bien le moins que j'emploie des procédés dignes de lui !... Je veux t'embrasser... là.

MADELEINE. — Je t'en prie, Lucien, sois raisonnable.

LUCIEN. — Je veux t'embrasser... là, et j'y mettrai toute ma froide raison.

MADELEINE, *découvrant son épaule.* — Tiens, voilà !... *(Il l'embrasse.)* Eh bien, qu'est-ce que tu attends?

LUCIEN. — Que tu frissonnes !

MADELEINE. — Ah ! ça, non. *(Elle a un frisson.)*

LUCIEN. — Tu vois bien.

MADELEINE. — Jeune fat !

LUCIEN. — Ce n'était pas un frisson... Alors, je recommence...

MADELEINE. — Ah ! non, non... ma poudre.

LUCIEN. — La voici ; tu vois, je paie.

MADELEINE, — C'est vrai, tu es honnête.

(Elle prend la houpette et se met de la poudre.)

LUCIEN. — Comme cela, Madame, il ne vous en restera même plus le souvenir.

MADELEINE. — Tu es bête !

(Elle s'asseoit à sa toilette et noue ses cheveux.)

LUCIEN. — Comme tes cheveux sont dorés.

MADELEINE. — L'or est pour rien, cette année : trois francs le flacon. *(Elle rit.)*

LUCIEN. — Tu mens... Je sais bien que tu es blonde, sincèrement blonde.

MADELEINE. — Oh !... *(Il l'embrasse sur les lèvres.)* Maintenant, mon petit, tu vas être bien sage, pendant que je me ferai une fatale beauté devant toi et que je te dirai des choses sérieuses. *(Lucien fait mine de s'en aller.)* Où vas-tu?

LUCIEN. — Je m'en vais !

MADELEINE. — Pourquoi?

LUCIEN. — Tu me dis que nous allons parler de choses sérieuses et tu es en peignoir, devant ta toilette... Alors, n'est-ce pas, moi, je m'en vais.

MADELEINE. — Voyons, Lucien, à présent, écoute-moi ou je me fâche.

LUCIEN. — Comme ça, au moins, ce n'est pas sérieux, et j'écoute.

MADELEINE. — Assieds-toi... Non, non, plus loin... Non, non, encore plus loin... C'est ça.

LUCIEN. — Je te demande pardon... Mais cela ne te ferait-il rien qu'à la même distance je m'assois par terre... Je ne puis écouter des choses sérieuses que lorsque je suis assis par terre, parce que tes idées à toi ce sont des idées de poids, et je m'apprête à les ramasser.

(Lucien se couche, la tête vers Madeleine.)

MADELEINE. — J'ai été chez Warring et Gillow, ce matin.

LUCIEN. — Ça, c'est sérieux !

MADELEINE. — Je t'en prie, ne plaisante pas... J'ai été chez Warring et Gillow, et j'y ai vu des meubles délicieux.

LUCIEN. — Ça continue à être extrêmement sérieux et j'ai une peine énorme à comprendre pourquoi.

MADELEINE. — Laisse-moi finir... Il y a notamment un petit bureau Louis XVI anglais qui est une merveille, une chambre à coucher en citronnier, une salle à manger de palissandre sombre, qui sont des bijoux.

LUCIEN. — Pardon, mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

MADELEINE. — Comment, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Je les ai achetés.

LUCIEN. — Tu les as achetés... Pourquoi faire?

MADELEINE. — Mais pour toi.

LUCIEN, *se redressant*. — Pour moi ?

MADELEINE. — Pour qui veux-tu que ce soit?... Pour le Grand Turc ou pour le souffleur?... Naturellement, pour toi... Tu n'as pas la prétention n'est-ce pas, mon petit, de continuer à me faire venir chez toi dans des meubles aussi fatigués que honteux de leur anonymat?

LUCIEN. — Excuse-moi, si j'avais su que... jamais je...

MADELEINE. — Oh ! non... Tu sais bien, grosse bête, que ça n'est pas pour moi; mais vraiment il est impossible que Monsieur Lucien de Solanges, dont la pièce est reçue à la Comédie Parisienne...

LUCIEN. — Reçue?... Comme tu y vas...

MADELEINE. — Mais oui, mais oui, reçue...

LUCIEN. — Mais cependant !

MADELEINE. — Reçue, te dis-je... habite une cinquième étage, dans cet appartement meublé de la rue Vide-Gousset.

LUCIEN. — Il n'y a rien de libre sur l'Arc de Triomphe ; tout est pris par Napoléon.

MADELEINE. — Il y a des jours où ça pourrait être spirituel... Coûte que coûte, il te faut une installation, sinon luxueuse, du moins confortable et gentille... Sache que jamais un homme n'obtient quelque chose quand il a l'air d'en avoir vraiment besoin... Et puis, enfin, de quoi as-tu l'air en recevant chez toi une femme comme moi à ton cinquième?

LUCIEN. — Mais...

MADELEINE. — C'est vrai, ça ; ma parole, on te prendrait pour...

LUCIEN. — Oh ! Madeleine !

MADELEINE. — Oui, enfin, tu sais ce que je veux dire.

LUCIEN. — C'est assez précis, et pour que je n'en aie pas l'air, il faut que je le devienne... C'est ingénieux... Mais quel que soit l'amour que j'ai pour toi, l'amour profond... *(Mouvement de Madeleine.)* Oui, profond...

MADELEINE. — Mettons...

LUCIEN. — Jamais je ne consentirai à ce que ma maîtresse me loue un appartement et paie mes meubles. Il me semblerait que tu m'as acheté dans le lot.

MADELEINE. — Là, là !... écoutez-le !... il va ! il va ! on ne peut pas l'arrêter !... Quand Monsieur a dit je t'aime et qu'il y a ajouté des paroles blessantes, Monsieur a tout dit, il n'y a rien à répondre... Eh bien, mon cher, puisque c'est comme ça, je ne me sens pas davantage la force aujourd'hui de discuter une chose dont dépend peut-être tout notre amour.

LUCIEN. — Je ne vois pas en quoi notre amour...

MADELEINE. — Mais oui, notre amour... Penses-tu que je ne devine pas qu'un être de ta sensibilité a besoin pour parer son amour de créer autour de lui une ambiance qui encadre ses sentiments... Par conséquent, tu le vois bien, Lucien, pour notre amour, pour ta gloire, pour notre intérêt, il faut que tu m'écoutes.

LUCIEN. — Notre intérêt...

MADELEINE. — Oui, notre intérêt à tous les deux... C'est vrai ça, à la fin ; ce que tu as compris tout à l'heure est bien plus blessant pour moi encore, que ne pouvait l'être pour toi ce que tu as cru comprendre... Je ne suis pas une petite dame à gigolo, mon cher.

LUCIEN. — Oh ! Madeleine.

MADELEINE. — Mais oui, mais oui... Ayons le courage des nos opinions... c'est ce que tu as compris, n'est-ce pas?... Ose le nier... J'allais louer,



Mlle DASTRY, Mlle VERMELL, M. ROLLAN, Mme A. MÉGARD, M. MAULOY, Mme Luce COLAS, M. RAULIN

de mes deniers, un joli petit appartement pour Monsieur, au boulevard Haussmann.

LUCIEN. — Au boulevard Haussmann !

MADELEINE. — Oui, c'est au boulevard Haussmann que je l'ai vu... et j'allais l'orner de meubles, de tapisseries et d'objets d'art que j'avais achetés pour y encadrer cette jolie frimousse... Avoue que c'est ça que tu as compris.

LUCIEN. — Dame !

MADELEINE. — Eh bien, mon cher, tu te vantes... Puisqu'il t'a plu de comprendre pareille chose, je te prie, mon cher ami... *(Elle lui montre la porte.)*

LUCIEN. — Madeleine, excuse-moi, si j'ai mal interprété... si je me suis emporté... Évidemment, je n'ai pas saisi exactement tes intentions... A première vue, ce que tu me disais m'apparaissait comme une chose tellement monstrueuse.

MADELEINE. — Alors, on écoute... Poète comme tu l'es, toi, n'est-ce pas, tu ne vois les choses que sous leur aspect idéal... Pour toi, la vie, c'est des vers, des rêves et des sourires autour... C'est pas ça, la vie, mon petit. La vie c'est sur la terre... Eh bien, dans ma caboche de femme pratique... Assieds-toi... Eh bien, dans ma caboche de femme pratique, avertie des exigences de l'existence, j'ai froidement calculé ceci... L'argent placé en fonds d'État... *(Lucien fait des yeux ahuris.)* Sais-tu seulement ce que c'est que des fonds d'État?...

LUCIEN. — Qu'est-ce que ça vient faire dans mes meubles?

MADELEINE. — Ah ! je t'en prie, ne m'interromps pas de nouveau !... L'argent placé en fonds d'État, sais-tu ce que ça rapporte?

LUCIEN. — Douze.

MADELEINE. — Du 2 0/0, parfois du 2 1/2 0/0.

LUCIEN. — Ah !

MADELEINE. — C'est comme j'ai l'honneur de te le dire... Eh bien, j'ai aujourd'hui l'occasion de placer quelques fonds à du 3 1/2 0/0, et on m'en empêche... Et sais-tu qui m'en empêche?

LUCIEN. — Non...

MADELEINE. — C'est toi !

LUCIEN. — Moi? Je t'avoue, Madeleine... je t'en prie... Je suis très inquiet... Je ne comprends plus... Est-ce moi qui deviens fou, ou est-ce toi qui déraisonnes... Tu sais, cette histoire de fonds d'État, de 3 0/0... je t'assure que ça ne va pas.

MADELEINE. — C'est très clair, au contraire... C'est lumineux.

LUCIEN. — Ah !

MADELEINE. — Viens ! assieds-toi là, près de moi, sur le tabouret... Plus près... plus près... Là! mon grand gosse !... Tu as l'air d'un enfant boudeur auquel on a refusé le jouet qu'il désirait... Comme je te le disais, j'ai des fonds à placer... Oh ! pas des masses : un peu d'argent que j'ai rapporté de ma tournée en Orient... Je voudrais faire de cet argent un placement qui fût à la fois profitable pour moi et pour toi. Je suis aujourd'hui certaine de ton succès. Après ta pièce à la Comédie-Parisienne, tu seras lancé ; et lorsque ton succès sera évident, je te promets que tu me rendras ça, capital et intérêts.

LUCIEN. — Mais es-tu bien sûre que ma pièce?...

MADELEINE. — Oh ! je t'en prie, c'est une chose faite ça... Ne va pas encore revenir sur des choses qui sont décidées... Qu'est-ce que je disais, avec tout ça?... Ah ! oui ; donc je veux faire un placement avantageux... Je prends à bail l'appartement du boulevard Haussmann ; j'en fais l'installation complète, sans rechigner, sans regarder à rien, avec prodigalité ; je t'ouvre un compte de banque, à ma banque à moi.

LUCIEN, *se lève.* — Ta banque?...

MADELEINE. — Moi, enfin, c'est la même chose... J'emploie le mot banque pour exclure toute idée de sentiment... Je deviens un monsieur Dupont quelconque, qui avance de l'argent à gros intérêts... Et, le premier informé sur les possibilités financières de mon client, je bénéficie largement du tuyau qu'il m'a été heureusement donné d'avoir de première main et je lui réclame 3 1/2 0/0 de mon argent... De telle manière que moi, le banquier, je fais une bonne affaire, sans courir aucun risque, et cela, j'ose le dire, en servant les intérêts de mon client, auquel je fournirai en quelque sorte l'instrument indispensable de sa fortune. *(Lucien est de plus en plus abasourdi.)* Refuserais-tu les offres de Dupont, dans le cas où il viendrait te les faire?... Non, n'est-ce pas?... Enfin, réponds?

LUCIEN, *timidement.* — Non, Dupont !

MADELEINE. — Ah !... Eh bien, la puissance de ton amour est telle, que ce que tu accorderais au nommé Dupont, tu me le refuses à moi, simplement parce que je t'aime !... Mon petit, je ne m'attendais pas à cela de toi.

LUCIEN. — Mais, Madeleine, je ne veux pas te faire de la peine ; moi, ce que j'en disais, c'était par délicatesse ; je ne pensais pas que j'allais te blesser et te faire de la peine !... Je ne comprends pas très exactement ce que tu me proposes... Tu sais, les fonds d'État, les possibilités financières??? Tout ça, moi, ça me brouille, mais je sais très bien que tu es incapable de me proposer une chose vilaine.

MADELEINE. — Ce n'est pas malheureux.

LUCIEN. — Quoi que tu fasses, j'y obéirai... Ce que je veux, avant tout, c'est t'avoir, t'aimer et et surtout me garder digne de toi.

MADELEINE, *le pressant contre elle.* — Tu n'es qu'un tout petit enfant.

LUCIEN. — Qui t'aime bien fort.

MADELEINE. — Et que j'aime infiniment... *(Ils s'embrassent longuement.)* Maintenant, va-t'en... Je suis très en retard... Va, petit.

LUCIEN. — Je t'aime.

MADELEINE. — Reviens demain.

LUCIEN. — Oh !... pas ce soir?

MADELEINE. — Non, pas ce soir... Cette discussion m'a brisée...

LUCIEN. — Si tu savais comme il pleut, dehors

MADELEINE. — Demain matin, nous irons ensemble au boulevard Haussmann.

LUCIEN. — Oui ; mais, n'est-ce pas, il est bien entendu... je n'ai pas très bien compris ce que tu m'as expliqué... mais je désire avant tout que les papiers soient bien en règle, afin que s'il arrivait quelque chose, mon père...

MADELEINE. — Ton père! Naturellement, grand nigaud...

(François entre et remet une carte de visite à Madeleine) *

MADELEINE, *lisant.* — Jeanne Denis.

LUCIEN. — Tiens !

MADELEINE. — Tu'la connais?

LUCIEN, *embarrassé.* — Oui, voyons; c'est la jeune fille, tu sais, Jeanne, la petite orpheline de la romance,

MADELEINE. — Oh ! elle aurait eu l'audace de te relancer jusqu'ici? *(Au domestique.)* C'est très bien, je vous rappellerai... Qu'on attende... *(François sort.)* Eh bien, je vais le recevoir, ton rêve d'enfance !

LUCIEN. — Madeleine, tu es absurde, je connais cette jeune fille, c'est l'enfant la plus timide qui soit... Un rien l'effaroucherait et jamais elle n'aurait osé... Non, il y a autre chose... il y a sûrement autre chose... Mon Dieu, pourvu qu'il ne soit rien arrivé à mon père.

MADELEINE. — Elle ne serait pas venue... Elle aurait télégraphié... Et puis, chez moi?... Pourquoi?... Sans compter, que c'est ta sœur qui se serait chargée...

LUCIEN. — C'est que j'ai reçu de mon père une lettre

MADELEINE. — Une lettre?

LUCIEN. — Une lettre, oui ; une lettre de reproches, qui m'inquiète un peu.

MADELEINE. — De reproches?

LUCIEN. — De reproches concernant mon genre d'existence à Paris.

MADELEINE. — Comment?... Je ne comprends pas!

LUCIEN. — Oui, le brave homme a appris que je te voyais beaucoup.

MADELEINE. — Moi?

LUCIEN. — Oui, toi... Alors, comme il sait que tu es une artiste célèbre, le pauvre vieux s'effarouche et tremble pour moi. Il te prend sans doute pour un suppôt de l'enfer.

MADELEINE. — C'est charmant !

LUCIEN. — Mais non, c'est absurde... seulement, puis-je lui en vouloir? Ce pauvre homme, là-bas, à Bruxelles, il ne sait pas et s'imagine que les actrices sont d'abominables femmes...

MADELEINE. — Il connaît donc mes amies?

LUCIEN, *riant*. — Tu es drôle !

MADELEINE. — Oh ! pas du tout : je ne suis pas drôle du tout et je comprends très bien ton père... C'est vrai, il a raison, cet homme, et je trouve légitime qu'il s'inquiète.

LUCIEN. — Tu dis?

MADELEINE. — Mais si tu étais tombé seulement dans les griffes de Germaine ou de cette vierge entamée de Sonia, tu étais un homme perdu. *(Mouvement de Lucien.)* Oui, perdu, mon cher... Est-ce qu'il me connaît, ton père ! Lui as-tu seulement dit quelle femme je suis... avec quel désintéressement je me préoccupe de ton avenir?... Lui as-tu dit?... Non... Alors?... Eh bien, il faut qu'il me connaisse ; sans cela, je t'interdis l'entrée de ma maison... Je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas, à aucun prix, que le sentiment le plus débarrassé de préoccupations mesquines que jamais femme ait eu soit interprété de la sorte par le père de celui qui en est l'objet : je veux qu'il me connaisse, tu m'entends.

LUCIEN. — Comment veux-tu?

MADELEINE. — Ah ! ça, mon cher, je n'en sais rien ; mais arrange-toi.

LUCIEN. — Arrange-toi ! arrange-toi !... Comme c'est commode... Tu pourrais aussi me demander la lune, pendant que tu y es.

MADELEINE, *elle sonne la bonne*. — Tiens, j'ai une idée !... Ta pièce peut être tout à fait au point dans trois mois. Que dirais-tu si, pour tâter le public, nous en donnions la première à Bruxelles? Ce serait une sorte de répétition générale, avec moins de risques pour toi. Elle aurait lieu devant un public éclairé, très averti des choses littéraires et fatalement bien disposé pour toi, puisque tu es de là-bas... ah !

LUCIEN. — Évidemment, s'il n'y avait pas les amis !

MADELEINE. — Ce serait une occasion admirable pour moi de faire la connaissance de ton père... Enfin réfléchis à tout ça ! En attendant, je vais passer une robe... Voyons quelle robe?... Ma bleue à dentelles? Non, trop élégante... Une robe sombre?

HÉLÈNE. — La violette, Madame.

MADELEINE. — Oui, la violette... Et je vais recevoir cette petite comme il convient et lui dire ce qu'il faut que ton père sache.

LUCIEN. — Et moi?

MADELEINE. — Toi, va-t'en.

LUCIEN. — Je voudrais cependant !

MADELEINE. — Eh bien, attends là... où tu voudras... dans la chambre aux robes... tu la connais... mais, je t'en prie, ne te montre pas, tu m'as assez compromise.

LUCIEN. — Moi?

MADELEINE. — Non, le pape... *(Au domestique.)* François, faites entrer ici et priez cette demoiselle de m'attendre : dites-lui que mon essayeuse... ou plutôt non, dites-lui que M. Tristan Bernard... non, dites que M. Paul Hervieu finit de me lire sa pièce. *(A Lucien.)* Ça vaut mieux, tu comprends...

LUCIEN. — Oui, oui, oui.

MADELEINE. — C'est pas pour...

LUCIEN. — Non, non, non... décidément non, j'aime mieux m'en aller... Je téléphonerai tout à l'heure.

MADELEINE. — C'est ça ! c'est ça !

LUCIEN. — Par où vais-je partir?

MADELEINE. — Mais par l'escalier de service.

LUCIEN. — Oh ! l'escalier de service !... Tu vois...

MADELEINE. — Enfin, par le petit escalier.

LUCIEN. — Oui, j'aime mieux ça. *(Il sort.)*

Scène VII

FRANÇOIS, JEANNE, MARIE

(Le domestique ouvre la porte.)

FRANÇOIS. — Veuillez entrer par ici... Mme Germont sera à vous dans un instant.

JEANNE. — Merci, Monsieur.

MARIE. — Mademoiselle, qu'est-ce que vous allez encore faire? Je ne vous reconnais plus ! Vous, une jeune fille si réservée, si sage, partir comme ça de Bruxelles en disant à M. Van Dael que vous allez chez votre ami de Mons, et venir à Paris!

JEANNE. — Marie, je t'en prie, laisse-moi.

MARIE. — Laisse-moi!... Pendant tout le voyage, chaque fois que je vous demandais quelque chose, vous m'avez dit : laisse-moi... Eh bien, maintenant, Mademoiselle, je veux savoir ce que vous êtes venue faire à Paris.

JEANNE. — Mais, Marie, penses-tu que j'y suis venue dans un but que je ne puisse t'avouer.

MARIE. — Ah ! ça non :

JEANNE. — Je ne t'ai rien dit avant de partir, parce que j'avais un peu peur que tu ne m'empêches de faire cette grande folie ; et une fois dans le train, j'ai été si effrayée, que je ne me sentais plus le courage de parler.

MARIE. — Eh bien?

JEANNE. — Écoute... Tu as vu dans quel état, depuis quelques jours, est M. Van Dael?... hier soir, quand j'ai été dans sa chambre pour l'embrasser, il ne m'a pas entendu entrer... Il tenait dans sa main une lettre que déjà, la veille, je l'avais surpris en train de lire. Quand je suis arrivée auprès de lui, il a sursauté comme si je lui avais fait peur. Bien vite il a mis la lettre dans sa poche, puis il m'a embrassée plus tendrement encore que les autres jours et j'ai vu deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues.

MARIE. — Oh !

JEANNE. — J'étais si bouleversée que je n'ai pas pu lui parler. Alors, je suis allée dans ma chambre pour me coucher... Je ne pouvais pas dormir, je voyais toujours ses deux grosses larmes, et cette affreuse lettre où, sûrement, il était question de Lucien.

MARIE. — Et puis?

JEANNE. — Et puis j'ai fait une très vilaine chose, Marie, mais Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas faite dans un méchant sentiment.

MARIE. — Mon Dieu !

JEANNE. — A pas de loup, je suis descendue... Sous la porte de la chambre de M. Van Dael, un rayon de lumière filtrait ; il ne dormait pas encore, Marie, et il était cinq heures du matin... Prise de peur, de crainte qu'il ne m'entende, j'ai voulu fuir, remonter l'escalier bien vite, mais l'émotion me clouait sur place devant la redingote dans laquelle il avait mis la lettre. Longtemps j'ai hésité, et j'allais remonter dans ma chambre quand, tout à coup, j'ai entendu un sanglot... Il pleurait comme un petit enfant ! Ça m'a donné du courage, j'ai pris la lettre, je l'ai lue, je l'ai remise dans la poche de sa redingote, puis je suis remontée chez moi... Tu vois, Marie, c'est mal ce que j'ai fait; n'est-ce pas, c'est très mal !

MARIE. — Qu'est-ce qu'il y avait de si grave dans cette lettre?

JEANNE. — Des choses très vilaines concernant Lucien et la vie qu'il mène à Paris avec une actrice, Mme Germont.

MARIE. — Mais, Mme Germont, c'est ici?... J'ai entendu tout à l'heure que vous demandiez au domestique si Mme Germont c'était ici.

JEANNE. — Oui, c'est ici... Tu sais ce que je dois à M. Van Dael. J'étais pauvre, mon papa et ma maman sont morts à son service ; j'étais toute seule, et je n'avais pas trois ans. Il m'a recueillie, élevée si tendrement qu'à dix ans seulement, j'ai su que je n'étais pas sa fille... Alors, j'ai résolu de venir ici, chez cette dame, de lui demander qu'elle me rende Lucien, qu'elle rende Lucien à son père... Mais, maintenant que je suis ici, je ne sais comment faire, comment lui dire ; jamais je ne pourrai parler... J'ai peur, Marie, j'ai peur... viens, partons... Partons, Marie, partons.

(A ce moment la porte s'ouvre. Paraît Madeleine.)

Scène VIII

JEANNE, MADELEINE, MARIE

JEANNE, *clouée sur place.* — Ah !

MADELEINE. — Mademoiselle !

JEANNE. — Madame !

MADELEINE. — Je vous en prie, Mademoiselle, asseyez-vous... *(Madeleine fait signe à Marie.)* Madame... *(Marie regarde Jeanne. Moment d'embarras chez les deux femmes.)*

JEANNE. — C'est ma b..., c'est ma gouvernante... *(Marie étonnée, approuve du geste.)* Veuillez m'attendre, Mademoiselle, dans l'antichambre, je dois dire quelques mots en particulier à Madame.

(Marie, résignée, sort et laisse la porte entrebâillée.)

MADELEINE *ferme la porte et revient.* — Je vous écoute, Mademoiselle.

JEANNE. — Madame, excusez-moi, si je suis un peu troublée, mais la démarche que je viens faire auprès de vous est tellement étrange et audacieuse que je ne sais comment... Je ne suis nullement connue de vous...

MADELEINE. — Mais remettez-vous, Mademoiselle, et puis sachez que vous n'êtes pas du tout une inconnue pour moi... M. Lucien de Solanges...

JEANNE. — De Solanges?... Ah ! oui... Lucien Van Dael.

MADELEINE. — M'a souvent parlé de vous. Il m'a dit combien vous étiez digne de l'affection paternelle que son père a pour vous... Je vois souvent M. de Solanges ; il a trouvé chez moi un salon très parisien, très accueillant aux jeunes.

JEANNE. — Oui, je vois.

MADELEINE. — Et où il a l'occasion de rencontrer les hommes qui, le plus, peuvent lui être utiles ; c'est ainsi que, tout à l'heure, j'ai eu la chance de faire recevoir la première pièce de M. de Solanges par M. Degré, un directeur des plus important de Paris, et c'est moi qui la créerai... Et tenez, tout à l'heure encore, nous travaillions ici-même... Un de nos jeunes compositeurs les plus réputés, M. Georges Sernet, met en musique quelques-unes des meilleures poésies de notre ami.

JEANNE. — Ah ! c'est gentil à vous, Madame, et quelle reconnaissance ne vous devra-t-il pas?

MADELEINE. — Oh ! ne me remerciez pas... c'est bien naturel... Ce que je fais aujourd'hui pour M. de Solanges, je le ferais pour vous demain, si j'en avais l'occasion... Mais je m'aperçois que c'est vous qui avez quelque chose à me dire et que c'est moi qui ne cesse de bavarder... D'abord, dites-moi, vous avez fait bon voyage?

JEANNE. — Très bon, je vous remercie.

MADELEINE. — Et vous êtes descendue chez des amis?

JEANNE. — Non, à l'hôtel.

MADELEINE. — A l'hôtel?

JEANNE. — Oui, un petit hôtel, rue Monsigny.

MADELEINE. — Ah ! oui, je vois... Et dites-moi, voyons, je vous écoute...

JEANNE. — Eh bien, mon Dieu !... je... je ne sais plus ; je crois vraiment que je n'ai plus rien à dire du tout... Tout à l'heure, j'avais des tas de choses à dire, et maintenant que vous avez parlé, je ne peux plus... que vous remercier... oui, vous remercier de ce que vous faites pour Lucien... C'est que, voyez-vous, Madame, Lucien, pour nous, pour son père, pour sa sœur, pour les deux petits enfants de sa sœur, c'est le bon Dieu... Alors, quand son père a reçu de Paris une vilaine lettre, écrite par des méchants, et que je l'ai vu pleurer tous les jours, j'ai cru qu'il était de mon devoir de venir ici, à Paris, pour sauver Lucien d'un péril que, je le vois maintenant, il ne courait pas.

MADELEINE. — Un péril?... grands dieux !... Quel péril?

JEANNE. — Oh ! rien, je...

MADELEINE. — Mais encore...

JEANNE. — Oui, c'est vrai... j'en ai trop dit, maintenant, pour me taire... Eh bien ! ce prétendu péril... Comment a-t-on pu dire pareille chose !... C'était vous, Madame.

MADELEINE. — Moi?

JEANNE. — Oui ; figurez-vous qu'on avait écrit à son père que Lucien menait à Paris une vie de bâton de chaise... C'est comme ça qu'on a dit, n'est-ce pas ?

MADELEINE. — Oui souvent.

JEANNE. — Et que c'était... oh ! pardonnez-moi...

MADELEINE. — Allez ! allez !

JEANNE. — Que c'était vous, Madame, qui l'y entraîniez... C'est ridicule, n'est-ce pas?... Nous croyions que vous étiez une actrice, comme il y en a beaucoup... et, je le vois bien, maintenant, nous nous sommes trompés.

MADELEINE. — Mon Dieu, je ne comprends que trop bien l'inquiétude du père de M. Lucien et la vôtre, Mademoiselle. Je me réjouis de ce que mon jeune protégé ait pu s'assurer de pareils attachements.

JEANNE. — Oh ! Madame, c'est bien naturel.

MADELEINE. — Si vous étiez venue quelques instants plutôt, vous eussiez vu M. Lucien de Solanges ici-même, et c'eût été pour lui, certes, une grande joie.

JEANNE. — Oh ! pas pour moi, Madame... Qu'est-ce que je lui aurais dit?... A cette seule idée, il me semble que je disparais sous terre ; je n'avais pas pensé à cela... Eh bien, c'eût été du joli!

MADELEINE. — Je vous en prie, ne vous troublez pas, cela n'est pas arrivé... Mais, j'y songe, Mademoiselle, toutes ces émotions ont dû vous briser... je ne vous ai même pas offert un verre de porto.

JEANNE. — Oh ! non !

MADELEINE. — Une tasse de thé?

JEANNE. — Oui, plutôt une tasse de thé.

MADELEINE. — Si vous le voulez bien, je vais aller à l'office moi-même vous chercher du thé, parce que vous avez les yeux un peu rouges, et je devine que votre extrême sensibilité serait un peu froissée par l'arrivée d'un domestique.

JEANNE. — Oh ! que vous êtes gentille. *(Madeleine sort ; Jeanne déplie le morceau de musique, lit le titre, puis voit son nom.)* Jeanne ! *(Avec étonnement et ravissement elle lit le couplet, redit les deux derniers vers.)* Oh !... *(Elle s'apprête à relire le couplet.)* Oh ! Madeleine !... *(Marie rentre.)*

MARIE. — Eh bien, Mademoiselle? Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

JEANNE. — Marie ! Marie ! Elle est charmante ! Viens, viens, Marie, sauvons-nous.

(Rideau.)



la petite LESOURD, la petite CHOQUET, Mme CHARMAL, M. ROLLAN, Mme J. DELMAR, M. JACQUE, Mme A. MÉGARD, M. MYLO,

ACTE II

Chez Van Dael, à Bruxelles. (Salle à manger bourgeoise.)

Scène première

VAN DAEL, MARIE

(Van Dael est à sa table occupé à réparer un petit coffret. Marie, la bonne, paraît.)

MARIE. — Monsieur !

(De la tête elle désigne la porte de la chambre de Van Dael fait un signe négatif et du geste renvoie Marie qui part sur la pointe des pieds, en jetant un coup d'œil sympathique sur la porte de Van Dael continue à travailler. Il laisse tomber un outil et va, avec inquiétude, écouter à la porte de droite. Il n'entend aucun bruit, pousse un soupir de soulagement, et pendant qu'il retourne à sa table, il entend la pendule, qui se trouve sur la cheminée, sonner dix heures avec un bruit de tocsin. Il fait des signes impérieux à la pendule et se met contre elle dans une rage folle. Quand elle a fini de sonner, il reste cloué sur place, écoute un instant et s'en retourne, rassuré, à sa table de travail.)

Scène II

VAN DAEL, LUCIEN, puis MARIE

(Lucien entre en coup de vent.)

LUCIEN. — Eh bien, papa ! as-tu bien dormi?

VAN DAEL, *sursautant.* — Chut !

LUCIEN. — Quoi ! chut !... On ne peut pas parler haut à dix heures du matin?

VAN DAEL. — Mais elle dort, imbécile !

LUCIEN. — Eh ! bien, il faut la réveiller.

(La bonne se présente par la porte de la cuisine ; elle ne voit que Lucien et lève les bras au ciel.)

MARIE. — Jésus ! Maria ! taisez-vous !

LUCIEN. — Comment ?... Elle aussi ? Mais qu'est-ce qu'ils ont donc?

VAN DAEL. — Vous ne pouvez pas laisser dormir tranquillement Mme Germont. Elle est rentrée à trois heures du matin, après avoir joué votre pièce comme un ange.

MARIE. — Och ! oui, tout de même.

Scène III

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE. — Bonjour, tout le monde !

(Van Dael lève les yeux au ciel, résigné à toutes les catastrophes.)

VAN DAEL. — Vous ne pourriez pas faire un peu moins de bruit et dire bonjour tout le monde, comme tout le monde dit bonjour tout le monde.

JEANNE. — Qu'est-ce qu'il y a?

LUCIEN. Bonjour, Jeanne !

JEANNE. — Bonjour, Lucien !... Encore bravo !

LUCIEN. — Merci !

JEANNE, *à Van Dael.* — Je m'attendais à vous voir plus réjoui ! Le succès de Lucien, que dis-je? son triomphe...

VAN DAEL. — Mais je vous dis qu'elle dort !

JEANNE. — Ah ! pardon !

VAN DAEL. — Ah ! pardon !... Tenez, j'entends du bruit dans sa chambre... Vous l'avez réveillée.

MARIE. — Ça est malin, maintenant !... Ça y est ! C'est ça ! vous l'avez réveillée.

JEANNE. — Comment? Marie aussi?

LUCIEN. — Ils sont crevants !

VAN DAEL. — Ils sont crevants !... Tenez, vous n'avez pas de cœur ! Quand je pense à tout ce que Mme Germont a fait pour vous, avec quel talent, quel génie... *(Petit mouvement de Lucien.)* Oui, oui, quel génie! elle a joué votre pièce... ce qu'elle a pu mettre là-dedans d'esprit, de sentiment et d'intelligence ! Et qu'après, malgré sa fatigue, si gentiment, si simplement, elle est venue comme ça avec nous aux... Trois Suisses, manger une simple salade de pommes de terre et une côtelette de cochon ! Tenez, je ne peux pas comprendre comment vous avez assez mauvais cœur pour la réveiller... Ne l'oubliez pas, Lucien, c'est grâce à cette femme admirable que vous avez eu ce succès. Jamais vous n'aurez assez de reconnaissance pour elle. Elle a été votre Algérie.

LUCIEN et JEANNE. — Comment?

VAN DAEL. — Oui. Vous n'avez pas dit qu'elle était votre Algérie?

LUCIEN. — Egérie. *(Rires.)*

VAN DAEL. — Algérie, Egérie, c'est la même chose ! Vous n'allez pas maintenant donner des leçons à votre père? Vous ne devez pas oublier que je suis né avant vous. En tout cas, sans elle, on ne parlerait pas encore de vous. C'est elle qui vous a fait sortir de l'ombre, en menant votre pièce au succès.

JEANNE. — Tout de même, Monsieur Van Dael, Lucien y est pour quelque chose aussi ; car, en somme, la pièce est de lui.

VAN DAEL. — Oui, ça je veux bien !

LUCIEN. — C'est encore gentil.

JEANNE. — Certes, Mme Germont a pu, par le prestige de son talent, contribuer au succès, mais — peut-être que je raisonne comme une petite fille. — Mais, il me semble, à moi, que Mme Germont doit être aussi reconnaissante au moins à Lucien du rôle qu'il a écrit pour elle, qu'il doit savoir gré, lui, à Mme Germont, d'avoir daigné le jouer.

VAN DAEL. — Oui, ma petite amie. Moi, j'ai gagné mes petites rentes, comme entrepreneur maçon, je n'ai jamais pensé que c'étaient les briques qui bâtissaient les maisons. Lucien a fourni la brique, Madeleine Germont a bâti la maison.

(Il s'assied dans le fauteuil.)

LUCIEN — Charmant !

JEANNE. — Je m'imaginais Lucien une sorte d'architecte de beaucoup de talent, et par la grâce de Mme Germont vous en faites un briquetier !... Non, non, croyez-moi, papa Van Dael, vous avez le droit d'être plus fier que cela de votre fils ! Et si votre reconnaissance légitime est touchante, vous me semblez avoir payé cette dette maintenant, largement.

VAN DAEL. — C'est gentil, ce que vous me dites, et ça me fait plaisir quand même... Car enfin, Lucien, vous êtes un bon garçon et vous avez aussi beaucoup de talent... Je me demande où vous êtes allé chercher çà.

LUCIEN. — Mon Dieu... je...

VAN DAEL. — Cela doit venir de votre mère... Ah ! si elle était là ! Vous ne l'avez malheureusement presque pas connue ! Et tenez, ces goûts artistiques que vous avez, c'est sûrement d'elle qu'ils vous viennent. Elle était si adroite de ses mains... Elle faisait des dentelles, comme si les fleurs, les oiseaux du paradis et les papillons sortaient tout vivants de ses doigts ! Quand elle a brodé votre première roble blanche pour vous, menneke, vous aviez l'air là-dedans d'un petit ange du bon Dieu... C'est quelques jours après — je m'en rappelle, comme si s'était aujourd'hui — on a dû mettre, au bras de votre petite robe blanche, un tulle de deuil... Ça avait été son dernier ouvrage... Alors, Lucien, comme un petit égoïste, vous avez grandi tellement vite dehors, qu'à peine le tulle noir il était usé, vous ne pouviez plus la mettre, et c'est Jeanneke qui a dû la continuer !... Venez m'embrasser, menneke, et vous aussi, ma petite Jeanne. *(Lucien et Jeanne sont dans les bras de Van Dael, qui, très ému, les regarde avec tendresse).* Comme vous êtes gentils !...

(Jeanne, très gênée, se dégage... Lucien subit une gêne identique.)

VAN DAEL. — Sapristi, j'entends du bruit dans sa chambre... Je vais vite changer de vêtement. *(Il se précipite pour sortir.)* Marie, portez le chocolat de Mme Germont.

Scène IV

LUCIEN, JEANNE, puis MARIE

LUCIEN. — Je vous demande pardon, Jeanne !

JEANNE. — Pourquoi?

LUCIEN. — Je n'ai plus un seul costume que vous puissiez mettre !

JEANNE. — Ce serait d'ailleurs à votre tour d'user les miens.

LUCIEN. — Ils ne m'iraient pas, je pense, comme vous allait ma petite robe; car vous étiez charmante, Jeanne, dans ma petite robe.

JEANNE. — C'est vrai ; vous vous rappelez encore?

LUCIEN. — Je me rappelle toute notre enfance ! et lorsque je me la rappelle, c'est une brise de fraîcheur qui passe.

JEANNE. — Moi aussi, je me souviens avec plaisir de nos promenades, le dimanche, à la campagne, avec M. Van Dael.

LUCIEN. — Après la longue et douloureuse opération de la frisure, qui nous faisait sortir, des mains de Marie, bouclés comme des petits moutons de bazar

JEANNE. — Bonne Marie !

LUCIEN. — Bonne Marie !... Et papa ! qui s'époumonnait en route : « Jeanne, n'allez pas à droite... Il y a des épines... »

JEANNE. — « Lucien, ne courez pas à gauche, vous allez salir vos bottines vernies. »

LUCIEN. — « Jeanne, regardez où vous marchez... Là ! vous en avez jusqu'aux genoux !

JEANNE. — « Lucien, attention aux charrettes !... Ne restez pas au milieu ! » Ne pouvant aller ni à droite... ni à gauche... ni au milieu... il ne nous restait qu'une ressource : prendre par les arbres... comme les singes.

LUCIEN. — Et nous n'y manquions pas !... Tandis que ma grande sœur Julie, déjà une petite dame, se tenait solennellement aux côtés de papa, nous courions, nous gambadions ; c'était charmant.

JEANNE. — C'était charmant !

LUCIEN. — Et nos jeux : cache-cache, la course sauvage, le pigeon vole acharné !... hein?

JEANNE. — Pigeon vole !... Bateau vole !... Maison vole !...

LUCIEN. — Vous y étiez souvent attrapée.

JEANNE. — Oh ! pas si souvent que ça !

LUCIEN. — Plus souvent que moi !... Rappelez-vous, j'avais tout le temps mes poches bourrées de gages, de bouts de rubans et de morceaux de macaron. *(Il rit.)*

JEANNE. — Tout de même, je n'étais pas prise aussi fréquemment que vous le dites... Je me défendais.

LUCIEN. — Mal !

JEANNE. — Comment mal?

LUCIEN. — Rappelle-toi le jour où, à la demande de Marie, pour nous reposer d'avoir trop couru, nous avons joué à l'objet caché?... Vous vous souvenez?

JEANNE. — Voyons!

LUCIEN. — Pour être certaine que je ne trouverais pas l'objet, vous l'aviez placé sur une armoire, où plus légère que moi vous aviez pu grimper... Héroïquement, sous vos instigations : « Tu brûles, tu brûles ! » j'avais fait l'ascension périlleuse, au milieu de laquelle l'armoire, entraînée par moi, m'engloutissait sous toutes les confitures de la saison.

(Ils rient.)

JEANNE, *riant.* — Tu vois que j'étais plus adroite que toi.

LUCIEN. — Jamais de la vie !... Cela n'a prouvé qu'une chose, c'est que je connaissais moins bien que toi le chemin de l'armoire aux confitures !... Gourmande !...

JEANNE. — Menteur !

LUCIEN. — Tu vas voir !... Tourne-toi ! je cache un objet... Là, c'est fait !... Cherche, à présent !...

Ah ! tu gèles ! Le pôle Nord ! Le pôle Sud. Attention, les Canaries !... Fichtre, tu brûles !

JEANNE. — Ah ! je brûle?

LUCIEN. — L'Équateur !

JEANNE. — Je suis sûre que c'est sur la cheminée.

LUCIEN. — Tu brûles !... tu rôtis !

JEANNE. — Je l'ai !... Un gage !

LUCIEN, *fouillant dans son portefeuille.* — Voilà.

(Il lui remet une photographie.)

JEANNE. — Tiens ! mais c'est vous ça?... Et là, à côte, c'est moi?

LUCIEN. — Oui, tout petits...

JEANNE. — Nous tenant par la main !

LUCIEN. — Tu étais déjà jolie !

JEANNE. — Vous aviez déjà votre petit air conquérant !... Pourquoi gardiez-vous cette photographie dans votre poche !...

LUCIEN. — Je l'avais emportée avec celle de papa et de sœurette... Tu vois Jeannot, j'avais là-dedans toute ma famille !... Elle doit sentir le cuir de Russie.

(Marie arrive portant le déjeuner de Madeleine, qu'elle dépose sur la table.)

MARIE. — Le déjeuner de Mme Germont !... Monsieur Lucien, il y a une dépêche pour vous.

JEANNE, *(à part) tendant le portefeuille à Lucien.* — Non, c'est de la peau de chagrin ! *(Un peu sèchement.)* Au revoir.

LUCIEN. — Tu t'en vas?

JEANNE. — Mais oui : Mme Germont va venir et j'imagine que vous avez mille choses plus intéressantes à dire à votre interprète.

LUCIEN. — Mais non, mais non !... Qu'est-ce que tu veux que j'aie à lui dire?

JEANNE. — Je ne sais pas, moi : la féliciter, la remercier encore?

LUCIEN. — A propos, c'est gentil, Jeanne, ce que tu as dit tout à l'heure... Je t'en remercie.

JEANNE. — Ce que j'ai dit?

LUCIEN. — Mais oui, au sujet de la part que j'ai pu prendre dans le succès de ma pièce.

JEANNE. — Ce n'était que justice.

LUCIEN. — Peut-être, mais c'était certainement affectueux.

JEANNE. — Mon Dieu !

LUCIEN. — As-tu remarqué, Jeanne, que ce n'est pas sans abandonner l'un à l'autre beaucoup de soi-même que l'on vit longtemps l'un à côté de l'autre. Il n'y a que peu de temps que je suis parti définitivement et que je t'ai quittée... Tu permets, dis Jeanne, que je te tutoie comme autrefois?

JEANNE. — Mais oui, je vous le permets.

LUCIEN. — Je te le permets.

JEANNE. — Je v... te le permets.

LUCIEN. — A la bonne heure !... Tu es devenue une grande demoiselle, maintenant !... Comme en quelques mois une petite fille peut devenir une demoiselle!

JEANNE. — Quand vous êtes parti, je n'étais déjà plus une petite fille.

LUCIEN. — Allons donc! La preuve, c'est que le jour où tu es venue me conduire à la gare avec papa, tu pleurais comme un petit veau et tu m'envoyais des baisers à poings fermés, tandis que le train partait... Et longtemps, la tête à la portière, j'ai vu tes yeux remplis de larmes comme deux disques rouges au bout de la voie.

JEANNE. — Cela indiquait, sans doute, que la voie était fermée... Oui, c'est vrai, Lucien, je le reconnais maintenant, j'étais une petite fille...

LUCIEN. — Ah ! tu vois, j'avais raison ! Tu étais la petite fille qui pleurait le grand frère envolé.

JEANNE. — Oui, Lucien, c'est vrai.

LUCIEN. — Car nous nous aimions comme frère et sœur, et cette amitié, je le sens bien, Jeanne, tu me l'as gardée !... Dis-moi que je ne me suis pas trompé?

JEANNE. — Mais...

LUCIEN. — Dis-le moi... Je sais que c'est vrai, mais je veux que tu me le dises.

JEANNE. — Mais oui, Lucien.

LUCIEN *prend une chaise et s'assied.* — Vois-tu, ce qu'il y a de charmant dans notre amitié, c'est qu'avec toi, je me sens en confiance, je devine que tu es capable de comprendre mes ambitions, sans qu'une petite pointe de rivalité y ajoute son amertume.

JEANNE. — Lucien, ne soyez pas injuste, vous devez beaucoup à Mme Germont.

LUCIEN *se lève.* — Et, pardieu, je le sais bien.

JEANNE. — Avouez que vous lui êtes au contraire très tendrement reconnaissant.

LUCIEN. — Tu as raison ; je puis bien te le dire à toi, ma sœurette : Madeleine a été pour moi l'être le plus tendre et le plus attentionné qu'on puisse imaginer, et sans elle, sans ses encouragements, sans son affection toujours en éveil, jamais je n'aurais été capable, à moi tout seul, d'un effort sérieux.

JEANNE. — Et puis elle est élégante, elle est jolie.

LUCIEN. — Et fine, et spirituelle, et parisienne ! Si tu savais, mais non tu ne peux pas savoir, toi, ma petite Jeanneton.

JEANNE. — Dis-moi?

LUCIEN. — Si tu savais tous les raffinements de délicatesse de son affection... Il y a des instants où elle m'apparaît à la fois comme la sœur, l'amie et la maman, oui, la maman idéale... Mais je te parle de tout cela, à toi, comme si tu étais un vieil ami, et te froisse peut-être... Pardon.

JEANNE. — Mais non, mais non... Ne suis-je déjà pas pour toi un vieil ami?

LUCIEN. — Un vieil ami tout jeune et si gentil qu'il m'entraîne à trop de confidences... Excuse-moi mais c'est ta faute aussi, tes grands yeux attirent le secret comme l'eau calme d'un lac attire le passant.

JEANNE. — J'imagine aussi que votre besoin de confidences naît de celui qu'on a souvent de choisir des témoins de son bonheur... Je suis très heureuse, Lucien, de vous savoir heureux ; et lorsqu'un jour vous épouserez Mme Germont...

LUCIEN. — Qu'est-ce que tu dis?

JEANNE. — Mais...

LUCIEN. — C'est vrai, il est logique que ta petite âme honnête et droite n'ait entrevu que cette solution ; et, je le vois bien, j'aurais mieux fait de ne pas parler de choses qui devaient fatalement blesser ta candeur... J'en ai trop dit, pourtant, pour que je ne te révèle pas toute ma pensée : j'estime qu'un artiste ne doit pas se marier ; il doit rester indépendant et libre, sans aucune préoccupation matérielle ; à moins que la fortune...

JEANNE. — Ne se présente à lui, sous les aspects séduisants d'une épouse riche, aimable et peu tracassière.

LUCIEN. — Et qu'il aime, bien entendu. Mais ce sont là des trésors qu'il est rare de trouver réunis en une seule femme.

JEANNE. — En effet, je m'aperçois, Lucien, qu'il t'a fallu peu de temps à Paris pour apprendre la vie. Tu m'as l'air à présent d'être devenu tout à fait un homme, et tu avais raison tout à l'heure : j'étais encore une toute petite fille quand tu es parti. Je crois bien qu'à présent, seulement, je commence à devenir une demoiselle !... Que de choses, tu m'as apprises!... Ce doit être très beau, d'être un grand artiste.

LUCIEN. — N'est-ce pas?

JEANNE. — Mais comme ça doit être triste !... Au revoir, Lucien.

LUCIEN. — Tu pars !

JEANNE. — A tout à l'heure !

(Elle sort.)

Scène V

LUCIEN, MADELEINE

LUCIEN. — Eh bien, Madeleine? es-tu prête?... Ton chocolat refroidit.

MADELEINE, *en coulisse.* — Tant mieux, je l'ai demandé froid.

LUCIEN. — Alors tout va bien.

(Il veut ouvrir la porte.)

MADELEINE. — Ah ! non ! non !

(Etonnement de Lucien.)

LUCIEN. — Il le faut !

MADELEINE. — Comment, il le faut !

LUCIEN. — Oui, il y a un télégramme !

MADELEINE. — Un télégramme pour moi?

(Elle apparaît.)

LUCIEN. — Non pour moi !

MADELEINE. — De Paris ?

LUCIEN. — Oui, et j'ai voulu l'ouvrir en ta présence.

MADELEINE. — Ouvre ! ouvre !

LUCIEN, *déchire le cachet.* — Peuh ! c'est d'Adhémar. *(Il lit.)* « Clémence va bien... Ai en ce moment grands frais de représentation... Suis gêné... Rends-moi service mandat télégraphique... Amitiés... Respects à Madeleine. »

MADELEINE. — Incorrigible !

LUCIEN. — Bah !... Embrasse-moi !... *(Madeleine se recule.)* Pourquoi ne veux-tu pas?

MADELEINE. — Et puis, je t'en prie, ne me tutoie pas ici !

LUCIEN. — Tu es ridicule !

MADELEINE. — Mais non ! mais non !... C'est curieux, ça, que vous ne sentiez pas un garçon si subtil, si fin !... Qu'est-ce que vous voulez, c'est des choses d'homme, ça !... Ils ne peuvent pas... c'est un sens qui leur manque.

LUCIEN. — C'est des choses d'hommes ! Laisse-moi t'embrasser ! Ça aussi c'est des choses d'homme. *(Elle lui tend la main à baiser.)* Zut ! pas la main !... Je veux t'embrasser dans le cou.

MADELEINE. — Et moi, je ne veux pas.

LUCIEN. — Si tu ne me donnes pas ton cou à embrasser, je pleure à haute voix et je crie comme le petit garçon de ma sœur !

MADELEINE. — Quel amour !

LUCIEN. — Ah ! tu vois?

MADELEINE. — Mais non, pas toi, imbécile !... le petit.

LUCIEN. — Ah ! j'espérais !

MADELEINE. — Ah ! non, Lucien, je t'en prie, tu vas friper ma robe.

LUCIEN. — Disez que je suis un amour.

MADELEINE. — Tu es idiot.

LUCIEN. — Disez que le petit Lulu est le petit mamour à sa petite Madelon.

MADELEINE. — Oui... là.

LUCIEN. — Pas oui là ! Je veux que vous disiez tout de suite que le petit Lulu est le petit mamour à sa petite Madelon !

MADELEINE. — Eh bien, oui, le petit Lulu est le petit mamour à sa petite Madelon. Mais je t'en prie, laisse-moi tranquille... Si on venait.

LUCIEN. — On ne viendra pas.

(Il la presse, il va l'embrasser.)

MADELEINE. — On vient !

(Lucien s'éloigne de Madeleine qui éclate de rire.)

LUCIEN. — C'est bête de faire des blagues comme ça.

MADELEINE. — Vous trouvez?

LUCIEN, *pressant encore Madeleine et voulant l'embrasser.* — Oui, je trouve ; et pour te punir...

MADELEINE. — Je t'en prie, on va venir.

LUCIEN. — Alors, allons dans ta chambre.

(Il la pousse vers la porte de droite.)

MADELEINE, *sérieuse.* — Non, je ne veux pas !... je ne veux à aucun prix ! Et puis, laisse-moi tranquille, tu es brutal !

LUCIEN. — Je t'ai fait mal?

MADELEINE. — Oui !

LUCIEN. — Pardon !... Aussi pourquoi cet entêtement ! Tu as peur qu'on vienne... Eh bien, je te demande à entrer dans ta chambre, tu ne veux pas... Nous sommes amant et maîtresse depuis un an.

MADELEINE. — Chut !... Veux-tu te taire?

LUCIEN. — C'est vrai ça ! Pourquoi ne veux-tu pas? Hier au soir, j'ai dû te baiser la main ; je te demande un peu...

MADELEINE. — Ne me tutoie pas !

LUCIEN. — J'ai dû vous baiser la main ! Alors que tu avais joué ma pièce comme un amour.

MADELEINE, *radoucie.* — J'ai bien joué?... Tu trouves que j'ai bien joué?

LUCIEN, *boudant.* — Pardon, vous trouvez?

MADELEINE. — Bêta !

LUCIEN. — Bêta !... Alors, tu veux?

MADELEINE. — Je ne veux pas... je ne veux pas parce que je ne pourrais pas. C'est plus fort que moi... Il me semble toujours qu'au moment... oui, enfin... ton brave homme de père arriverait se mettre entre nous.

LUCIEN. — Ah ! non, non... J'aime autant pas.

MADELEINE. — Et puis, enfin, que veux-tu?... je trouve que ce ne sont pas des choses à faire au sein de ta famille, dans une maison honnête, probe, bourgeoise, chez ton père... Eh bien, non, je ne pourrais pas.

LUCIEN. — Tu es d'une sagesse qui m'inquiète.

MADELEINE. — Heureusement ! sans cette sagesse là, il est probable que tu ne serais pas l'homme que tu es.

LUCIEN. — On me l'a déjà dit tout à l'heure.

MADELEINE. — On te l'a déjà dit?... Qui ça?

LUCIEN. — Papa !

MADELEINE. — Ah ! tu vois? Eh bien, je suis très fière que ton père...

LUCIEN. — Tant mieux... Et puis, tu sais, si ça te fait plaisir, il a ajouté que sans toi, je ne serais rien du tout.

MADELEINE. — Ah !

LUCIEN. — Tu lui as même persuadé... du moins, ton talent de comédienne a produit sur lui une telle impression... que la pièce, sans toi, n'existerait pas à ses yeux.

MADELEINE. — C'est qu'il désirait qu'on lui prouve le contraire.

LUCIEN. — On a essayé.

MADELEINE. — Tant mieux ! Il a dû en être ravi d'ailleurs... Qui ça?

LUCIEN. — Jeanne !

MADELEINE. — Ah ! elle semble, du reste avoir pour toi une admiration sans réserve.

LUCIEN. — C'est une enfant qui m'aime bien et que j'aime bien... C'est tout naturel ; nous avons été élevés ensemble, je suis un grand frère pour elle.

MADELEINE. — A un père et une mère près.

LUCIEN. — Comme tu dis ça... Serais-tu jalouse?... Ah ! non, Madeleine, non, cette fois tu es un peu ridicule.

MADELEINE. — Que veux-tu, je n'ai pas de chance. Quand je cesse d'être ta conseillère sage et avisée pour redevenir ta maîtresse un peu soupçonneuse, ce qui est compréhensible avec ton caractère puéril et ta figure, oui ta figure, je tombe d'un ridicule dans l'autre.

LUCIEN. — C'est que la sagesse n'est pas toujours aussi bonne conseillère que tu le crois, et que la jalousie n'est que la forme tracassière de l'amour.

MADELEINE. — Merci !... Eh bien, malgré ce que tu peux en penser, malgré la vilaine tête que tu fais, je sens que mon amour pour toi et la confiance de ton père m'ont donné des devoirs auxquels je ne faillirai pas. Tu es un grand gosse, Lucien, auquel il faut un guide sérieux.

LUCIEN. — J'ai besoin de vacances.

MADELEINE. — Je te lasse à ce point déjà?

LUCIEN. — Mais non, Madeleine ; seulement voilà, moi, je ne me sens jamais aussi sage que lorsque j'ai envie de faire des folies...

MADELEINE. — Et moi je suis là pour t'empêcher de les faire !

LUCIEN. — Alors, aimons-nous sagement. Vous permettez, Madame, que je vous baise au front?

MADELEINE. — Imbécile !

(Elle lui tend les lèvres. A ce moment on entend Van Dael à la cantonnade.)

VAN DAEL. — Bon ! elle est dans la salle à manger, alors... Ah ! je vais bien vite.

MADELEINE, *à Lucien qui se dégage d'elle.* — Tu vois, maladroit, avec tes enfantillages !

LUCIEN. — J'aime le péril !

MADELEINE. — Ah ! pas moi ; assez de périls.

Scène VI

LES MÊMES, VAN DAEL

VAN DAEL, *applaudissant.* — Vive Madeleine Germont !

MADELEINE. — Bon matin, monsieur Van Dael.

(Elle s'installe devant le déjeuner.)

VAN DAEL. — Mettez-vous... J'ai applaudi toute la nuit en rêvant, tellement j'ai été content du triomphe d'hier soir. Je vous voyais tout le temps dans votre rôle au moment où le comte vous faisait une scène de jalousie et que vous faisiez tomber votre manchon, en disant : « Ramassez ! » Quand vous avez dit ça, je ne sais pas ce que j'ai eu, le ressort de mon fauteuil m'a poussé sous mon derrière... On aurait dit un chapeau gibus qui s'ouvrait. Et j'étais comme jeté sur la scène pour être le premier à ramasser votre manchon. Heureusement que Jeanneke était avec moi pour me dire : « Attention ! monsieur Van Dael, on ne voit que vous ici ! » Je n'ai pas sauté, mais j'ai applaudi toute la nuit.

(Rires.)

LUCIEN. — C'est vrai, il me semble vous avoir entendu. Et ce matin vous en avez fait un vacarme dans la maison !

VAN DAEL, *inquiet.* — J'ai fait du tapage? *(A Madeleine.)* Je vous ai peut-être réveillée?

MADELEINE. — Mais non, Monsieur Van Dael ; il y a plus de deux heures que je suis levée...

VAN DAEL. — Deux heures?... Et moi qui n'osais pas bouger

MADELEINE. — Cela vous étonne?... J'ai l'habitude de faire ma correspondance le matin, à mon réveil, et de repasser mes rôles ! Tout dormait dans la maison, je vous assure. *(Tête de Van Dael).* Et peut-être est-ce moi qui ait troublé le repos de la famille.

VAN DAEL. — Je ne veux pas que vous dites ça ! Je ne veux pas... Vous n'êtes pas seulement une cigale, vous êtes aussi une fourmi... Vous n'êtes pas gênante du tout.

MADELEINE. — Mais, je suis un peu gênée. Voilà deux jours que j'abuse de cette hospitalité charmante.

VAN DAEL. — Mais on ne vous entend même pas. Vous passez comme un papillon, vous dormez comme un ange, vous mangez comme un petit z'oiseau ! Vous n'aimez peut-être pas le chocolat? *(Appelant.)* Marie ? Marie ?... *(A Madeleine.)* Elle a fait pour un bien, n'est-ce pas : elle ne sait pas sucer de son pouce que vous aimiez mieux le café.

MADELEINE. — Je ne prends jamais que du chocolat, le matin, Monsieur Van Dael ; la brave Marie s'en était informée.

VAN DAEL. — Mais il est froid !

MADELEINE. — Je l'avais demandé froid.

MARIE, *entrant.* — On m'a appelée. *(Avec une politesse admirative et affectueuse.)* Bonjour, Madame.

MADELEINE. — Bonjour, Marie !

VAN DAEL. — Marie, vous avez oublié de mettre sur la table la saucisse de chez Vogels.

MARIE. — Je l'apportais justement !

(Elle la dépose devant Van Dael, puis passe entre Madeleine et Lucien.)

LUCIEN, *avec une admiration moqueuse.* — Oh ! la saucisse de chez Vogels.

MADELEINE, *riant.* — Je vous remercie, mais je n'en prendrai pas.

VAN DAEL, *coupe une tranche.* — Ta, ta, ta !... Vous dites ça maintenant, mais quand vous l'aurez dans votre assiette, vous verrez comme votre nez frisera.

LUCIEN. — Papa, Mme Germont prend peu de chose à ses repas.

VAN DAEL. — A Paris, oui, ça je sais, on croque le coin d'une croûte et on met son nez dans une jatte ; mais ici, il faut manger et boire, si non, papa Van Dael n'est pas content ! Goûtez une fois la saucisse de chez Vogels.

(Il met une tranche sur l'assiette de Madeleine.)

MADELEINE. — Je vous affirme, Monsieur Van Dael, que je n'ai plus faim.

VAN DAEL. — Regardez-la seulement.

MADELEINE. — Elle est appétissante !

VAN DAEL, *il coupe.* — Hein !... allez !... Deux ou trois tranches seulement !... Allez, allez !... sans façon ; entre nous, il ne faut pas se gêner... D'abord quand on joue la comédie comme vous, il faut beaucoup manger pour se fortifier.

LUCIEN. — C'est épatant, la saucisse avec du chocolat froid !

(Van Dael a coupé plusieurs tranches de saucisson et les a glissées sur l'assiette de Madeleine, qui, gaiement résignée, y goûte, tandis que Van Dael ainsi que Marie, debout près de la table, attendent anxieusement l'effet produit.)

MADELEINE. — C'est fort bon !

VAN DAEL. — Qu'est-ce que je disais?... N'est-ce pas, c'est bon?... Je ne sais pas ce qu'on met là-dedans chez Vogels. *(A Marie.)* Vous ne l'avez jamais demandé?

MARIE. — Oui, je l'ai demandé, et la demoiselle m'a répondu que c'était le secret de la maison.

VAN DAEL. — Je comprends qu'ils ne vont pas le dire. *(Riant très fort.)* Ce serait malin, ça, d'aller dire son secret à tout le monde ! *(A Madeleine.)* N'est-ce pas que c'est bon? *(A Lucien.)* Et vous n'avez jamais parlé à Madame, de la saucisse de chez Vogels?

LUCIEN. — Non... un oubli... je

VAN DAEL. — Ça, je ne comprends pas, fils !... Vous avez dans votre pays une spécialité de premier ordre, et vous ne le dites à personne, à Paris!... Comment voulez-vous qu'on parle de notre nation à l'étranger?

MADELEINE. — J'en parlerai, moi, monsieur Van Dael, je vous le promets : je ferai à la spécialité de M. Vogel, une grande publicité.

VAN DAEL. — Non, non, Madame, pas Vogel, c'est pas Vogel, c'est Vogels... Attendez, je vais vous apprendre... Vogels.

MADELEINE. — Vogels !

VAN DAEL. — C'est ça, c'est ça ! ça y est : vous voyez bien, elle apprendrait très vite à parler le français. *(A Marie.)* Marie, vous allez aller au magasin tout à l'heure, vous commanderez dix kilos et vous direz à la demoiselle que c'est pour la propagande à Paris. *(Marie sort.)* Vous n'aurez pas d'ennuis à la douane avec ça?

MADELEINE. — Je ne crois pas !

VAN DAEL. — Vous cacherez les saucisses dans les robes.

LUCIEN. — Oh ! dans les robes !...

VAN DAEL. — Oui ; Julie a bien passé un jour du tabac dans ses mollets. *(Ils rient très fort.)*

MADELEINE. — Monsieur Van Dael, à propos de votre fille Julie, je n'ai pas eu le plaisir de la voir hier au théâtre.

LUCIEN. — Elle avait promis d'y venir.

VAN DAEL. — Son mari y était.

LUCIEN. — Je l'ai vu ; oui.

VAN DAEL. — Il m'a expliqué que Julie avait la migraine.

MADELEINE. — Et ses petits enfants .... viendront-ils ce matin?... Je serais heureuse de les embrasser.

JEANNE, *entrant.* — Papa Van Dael... Ah ! pardon !... Bonjour, Madame.

MADELEINE. — Bonjour, mademoiselle Jeanne... vous êtes bien reposée, ce matin?

JEANNE. — C'est à vous, Madame, qu'il faut demander cela, parce qu'en somme, moi, hier au soir je n'ai eu que le plaisir de vous écouter.

MADELEINE. — L'émotion brise aussi et je vous ai vue très émue.

JEANNE. — La pièce de Lucien m'avait, en effet, beaucoup remuée.

MADELEINE. — Je comprends votre grand désir de la voir réussir.

JEANNE. — Oh ! ça, je n'en ai pas douté un seul instant.

LUCIEN. — Bravo !... Voilà ce qu'on appelle la foi !

MADELEINE. — Vous connaissiez la pièce?

JEANNE. — Non, mais je connaissais Lucien.

LUCIEN. — Eh !... mais c'est inquiétant que ce tu dis là. Alors, si ma prochaine pièce est un four...

MADELEINE. — Touchez du bois.

(Ils touchent la table.)

LUCIEN. — Tu dirais que je n'ai plus de talent.

JEANNE. — Ça m'étonnerait.

LUCIEN. — Non, tu la trouverais belle tout de même et tu dirais : c'est le public qui n'a pas compris.

MADELEINE. — Et qu'est-ce qu'il prendrait le public.

LUCIEN, *à Madeleine en la raillant.* — Ou bien c'est l'intreprétation qui l'a trahie.

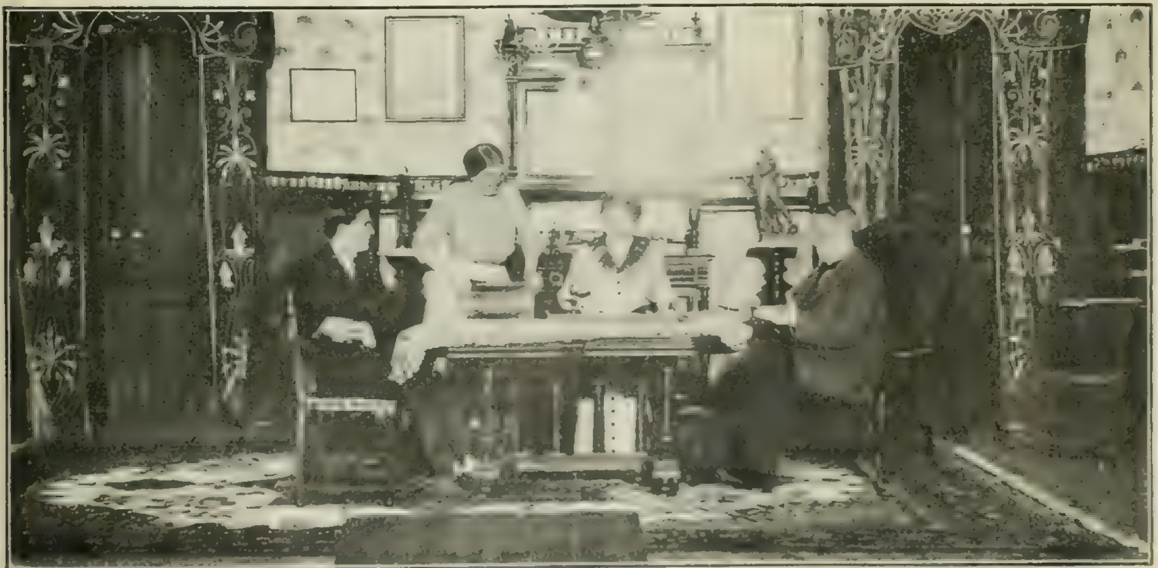
MADELEINE. — Voilà !

LUCIEN, *à Madeleine.* — Et qu'est-ce qu'elle prendrait l'interprétation. *(On rit.)*

MADELEINE. — Oh ! mademoiselle Jeanne, c'est bien de garder en ses amis une foi absolue.

LUCIEN. — C'est ce dont les hommes, les artistes surtout, ont le plus besoin pour être soutenus, défendus contre leurs propres hésitations.

JEANNE. — Cette foi en vous, Lucien, me vient, je crois, de ce qu'un jour nous n'étions pas plus haut que cela et nous jouions avec d'autres enfants ; je vous ai vu en venir aux mains avec un camarade de votre âge, le petit Séraphin Meulemeester, auquel vous avez administré une volée. J'avais eu si peur, et après j'avais été si fière, qu'il m'en est resté l'impression que personne ne pourrait vous vaincre jamais.



M. ROLLAN, Mme CHARMAL, Mme Andrée MÉGARD, M. JACQUE.

MADELEINE. — Méfiez-vous de vos cheveux, Samson.

LUCIEN. — Va, ma petite Jeannette, le public me tombera quand il voudra, et la première fois que, par ma faute, je lui en donnerai l'occasion.

JEANNE. — Surtout ne faites pas ça, Lucien je serais obligée de me brouiller avec tous vos spectateurs... Mais j'étais montée pour vous dire, monsieur Van Dael, que Julie est en bas, avec le petit Léon et la petite Sophie.

VAN DAEL, *sonnant Marie.* — Julie est en bas?

LUCIEN. — Tiens, justement, nous parlions d'eux, quand tu es entré !

VAN DAEL, *à Marie, qui vient d'entrer.* — Marie, dites à Mme Julie de monter avec les petits.

(Marie sort.)

JEANNE. — C'est que Julie est un peu...

VAN DAEL. — Elle n'est pas malade, hein?

LUCIEN. — Qu'est-ce qu'elle a?

MADELEINE. — Rien, j'espère.

JEANNE. — Mais non, mais non ; ne vous inquiétez pas ; elle est un peu nerveuse...

MADELEINE. — Si vous le désirez, monsieur Van Dael, je vais...

VAN DAEL. — Non, non, restez, seulement; est-ce que vous n'êtes pas maintenant comme de la famille?... Je vois ce que c'est ; elle est encore une fois en dispute, sans doute, avec son mari?... Je parie que c'est ça, n'est-ce pas?

JEANNE. — Mon Dieu, j'en ai peur !

VAN DAEL. — Ils se disputent tout le temps ! Victor a un sale caractère : il est toujours de mauvaise humeur, parce qu'il est obligé, pour gagner sa vie, de vendre des légumes en gros ! Monsieur veut faire de la littérature ! Et comme il a juste assez de talent pour écrire des articles dans le *Moniteur de l'Alimentation*, il trouve que la société est ingrate et comme sa société immédiate, c'est sa femme, vous voyez ça d'ici... C'est un imbécile.

Scène VII

LES MÊMES, JULIE, JEANNE, LÉON, SOPHIE

(Julie a l'air affligé. Léon et Sophie embrassent Van Dael.)

LÉON et SOPHIE. — Bonjour, bon papa... Bonjour, mon oncle.

VAN DAEL. — Qu'est-ce qu'on dit? *(Les enfants se taisent.)* Qu'est-ce qu'on dit?

LÉON. — Bonjour, Madame.

VAN DAEL. — Non, ce n'est pas ça qu'on dit?... Qu'est-ce qu'on dit?... Allez, vous, Sophie.

SOPHIE. — Bonjour, ma tante Madeleine.

MADELEINE. — Bonjour, mes petits enfants.

(Lucien va embrasser les petits qui sont dans les bras de Madeleine.)

VAN DAEL. — Comme ils sont gentils, hein?

JULIE, *embrassant son père.* — Papa !

VAN DAEL. — Bonjour, filleke.

JULIE. — Lucien, je te félicite ! Je sais que tu as eu un grand succès. *(A Madeleine.)* Je vous félicite aussi, Madame, et je vous remercie pour tout ce que Lucien vous doit de son succès...

VAN DAEL, *à Julie.* — Eh bien? Qu'est-ce qu'il y a encore?

LUCIEN. — Tu as vraiment du chagrin?... Que s'est-il passé?

JULIE. — Oh ! rien de bien grave... Victor m'a défendu hier d'assister à la représentation de la pièce de Lucien.

LUCIEN. — Pourquoi?... Il y était, lui ; je l'ai aperçu dans la salle.

JULIE. — Oui ; mais il m'a défendu d'y aller et il n'a pas voulu m'en donner ses raisons, disant, Papa, qu'il viendrait te voir pour t'expliquer sa conduite.

VAN DAEL. — Oui ; qu'il vienne.

JULIE. — Justement, je venais te demander de ne pas t'emporter. Il a déclaré qu'il ne voulait pas jusqu'à nouvel ordre que je vienne ici.

VAN DAEL et LUCIEN. — Ici?

JULIE. — Oui.

VAN DAEL. — Pourquoi?

JULIE. — Ah ! voilà ! Pourquoi?... Il n'a pas voulu me le dire, ne faisant que de vagues insinuations qui laissaient percer son dépit du succès probable de Lucien.

VAN DAEL. — Tu as bien fait de venir, Julie, malgré sa défense. Une fille peut toujours aller chez son père... Tu ne retourneras plus chez ton mari, jusqu'à ce qu'il vienne ici me donner une explication... Vous avez entendu, Madame Germont? Est-ce que ça n'est pas triste?

MADELEINE. — Il s'agit, sans doute, d'un petit nuage, d'un malentendu... Est-ce que le papa et la maman de deux petits amours pareils peuvent ne pas se réconcilier?

JEANNE. — C'est vrai, Julie, Madame a raison... Tu verras, ça s'arrangera.

MARIE, *à Madeleine.* — Madame, on a apporté ceci pour vous. ***(Elle lui remet les paquets ficelés.)***

MADELEINE, *se levant avec les enfants. Aux enfants.* — Ah !... ah !... pour ce qui ce qu'il y a là-de dans?

VAN DAEL. — Oui, vous allez encore une fois les gâter.

MADELEINE. — Mais non, mais non, venez avec moi et laissons entre elles ces grandes personnes qui parlent des choses sérieuses, comme si l'essentiel n'était pas de jouer.

(Elle sort, entraînant les enfants.)

VAN DAEL. — Vous allez avec eux?

MADELEINE. — Oh ! moi, j'adore jouer avec des enfants.

(Elle entraîne les enfants.)

Scène VIII

LES MÊMES, moins MADELEINE et les ENFANTS

VAN DAEL. — Dire que cette femme a autant de talent dans son petit doigt que nous dans tout notre corps et qu'elle est si... si... simple, si...

JEANNE, *à la fenêtre.* — Victor !

VAN DAEL. — Quoi?

JEANNE. — Là, qui tourne la rue.

VAN DAEL. — Qui?

JEANNE. — Il vient certainement ici... Julie ne te montre pas.

JULIE. — Pourquoi?

JEANNE. — Puisqu'il t'a défendu de venir, il est inutile de l'exaspérer ; attends qu'il ait donné à ton père les explications qu'il t'a promises.

VAN DAEL. — Oui, Julie, allez attendre dans le salon ; moi, je vais le recevoir... On va un peu voir... Pour qui prend-on papa Van Dael?... Il ne faut pas qu'on s'imagine qu'on laisse tirer sa fille en bouteille, par un gentleman de ce genre.

JEANNE. — Prenez garde, Monsieur Van Dael, vous allez vous mettre en colère... Je vous en prie, je recevrai Victor, je l'écouterai, je vous répéterai tout ce qu'il aura dit !

LUCIEN. — Mais oui, papa, je crois que ça vaut mieux... Laissez Jeanne le recevoir.

VAN DAEL. — Non, non, vous ne me connaissez pas... Je veux lui causer, et je ne me mettrai pas en colère.

JULIE. — Papa, je t'en supplie, ne le laisse pas entrer ici.

VAN DAEL. — Je veux lui causer ! On verra ce qu'il dira, je suis très calme, n'est-ce pas?... Allez en bas et fermez les portes.

JEANNE. — Vous nous promettez que vous resterez calme ?

VAN DAEL. — Oui !

LUCIEN. — Vous écouterez ce qu'il dira?

VAN DAEL. — Oui !

JEANNE. — Vous le promettez?

VAN DAEL. — Je le jure... Et maintenant allez-vous-en. *(Lucien, Julie, Jeanne sortent.)*

MARIE, *à Van Dael.* — Vous êtes très calme.

VAN DAEL. — Oui, mais il n'a qu'à dire un mot de trop et je le fous par la fenêtre.

(Il va s'asseoir au fauteuil.)

MARIE. — Bon, vous n'avez qu'à m'appeler pour ça. *(Elle sort.)*

Scène IX

VAN DAEL, VICTOR

VICTOR, *entrant.* — Bonjour !

VAN DAEL, *contenant sa colère.* — Bonjour, Victor... Qu'est-ce que vous désirez?

VICTOR. — Comment, ce que je désire?

VAN DAEL. — Mais oui, si vous venez, le matin, comme ça, me voir, c'est que vous désirez quelque chose !

VICTOR. — Eh bien, oui, voilà !

VAN DAEL. — Vous venez sans doute féliciter Lucien sur son succès.

VICTOR. — Notamment !

VAN DAEL. — Vous n'auriez pas eu le temps de le faire hier au soir.

VICTOR. — J'étais avec des amis.

VAN DAEL. — Des amis?... Moi, j'étais avec la famille !

VICTOR. — Et Mme Germont.

VAN DAEL. — Oui, Mme Germont, elle est presque de la famille.

VICTOR. — C'est bien ce que je me disais.

VAN DAEL. — Qu'est-ce que vouliez vous dire?

VICTOR. — Rien ! rien !

VAN DAEL. — Alors, pourquoi dites-vous que c'était ce que vous vouliez vous dire? Quand on ne sait pas ce qu'on veut se dire on ne se dit rien.

VICTOR. — Au fait, puisque vous m'y invitez, soyons précis.

VAN DAEL. — Oui, c'est ça, soyons précis.

VICTOR. — Peut-être avez-vous remarqué qu'hier soir Julie n'était pas au spectacle.

VAN DAEL. — Oui.

VICTOR. — C'est moi qui l'ai empêché d'y aller.

VAN DAEL. — Vous !... Et pourquoi?

VICTOR. — Parce que j'estime qu'il n'était pas décent que votre fille aille voir jouer la pièce de son frère interprétée par certaine personne qui est ici votre hôte, malgré les relations qu'elle a avec votre fils.

VAN DAEL. — Les relations?... Quelles relations?

VICTOR. — Voyons, mais Monsieur Van Dael, ne faites pas l'ingénu.

VAN DAEL. — Mais je fais pas l'ingénu... D'abord, je vous prie d'être un peu respectueux... L'ingénu !

VICTOR.—Je veux dire que vous savez parfaitement de quel genre de relations je veux parler. Vous-même avez à cet égard été assez inquiet autrefois, pendant les premiers temps que Lucien se trouvait à Paris.

VAN DAEL. — C'est qu'alors, je ne savais pas de quoi il retournait, mais maintenant, je connais Mme Germont, je sais qu'elle femme elle est, et j'ai toute confiance en elle. Je ne pourrai jamais faire assez pour effacer les soupçons que j'ai eus sur elle quand je ne la connaissais pas... Vous souriez, Monsieur Victor?... Eh bien, souriez si ça vous fait plaisir, mais moi, je reçois sur mon toit qui bon me semble et j'agis à ma convenance.

VICTOR. — Vous avez tout à fait raison, mais de mon côté...

VAN DAEL. — De votre côté? Ecoutez, Victor, voulez-vous que je vous dise? Eh bien, vous êtes tout simplement jaloux du succès littéraire de Lucien.

VICTOR. — Moi?

VAN DAEL. — Oui, vous, sous prétexte que vous avez écrit quelques articles dans le *Journal de la Cuisine* et dans le *Moniteur de l'Alimentation*, vous vous croyez un écrivain, un génie incompris, et c'est Julie qui paie les conséquences de votre amertume, et c'est à cette pauvre petite Julie que vous défendez de venir chez son père.

VICTOR. — Qui vous a dit?

VAN DAEL. — Julie elle-même, elle est ici...

VICTOR. — Ah ! elle est ici malgré ma défense.

VAN DAEL. — Elle y restera tant que...

VICTOR. — Tant que je n'aurai pu exercer le droit que j'ai de la faire revenir auprès de moi.

VAN DAEL. — Je suis le père, Monsieur !

VICTOR. — Je suis le mari ! Si vous êtes aveugle au point d'abriter chez vous la maîtresse de votre fils...

VAN DAEL. — Vous dites?

VICTOR. — Oui, la maîtresse...

VAN DAEL. — Ecoutez, Victor, je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, mais je vois maintenant que vous êtes un... méchant homme... Julie ne rentrera plus chez vous.

(Il sort. Victor va prendre la porte lorsque entre Madeleine.)

Scène X

VICTOR, MADELEINE

Victor salue cérémonieusement.

MADELEINE. — Monsieur Victor ! Vous allez bien, ce matin?

(Elle va à lui et lui serre la main.)

VICTOR. — Très bien, je vous remercie.

MADELEINE. — Vous étiez au théâtre, hier soir?

VICTOR. — Oui, madame, et je vous félicite. Lucien peut-être heureux d'avoir une pareille interprète.

MADELEINE. — Je suis d'autant plus fière de votre approbation que je sais avoir à faire à un connaisseur.

VICTOR. — Mon Dieu, madame...

MADELEINE. — Oh ! si ! si ! Votre beau-frère, M. Lucien m'a souvent exprimé les fières espérances artistiques que la famille mettait en vous.

VICTOR. — La famille?

MADELEINE. — Et M. Van Dael lui-même, ce matin encore, laissait apparaître quelque orgueil en parlant de vos ambitions et de votre ténacité.

Victor. — M. Van Dael vous a donné cette impression?

Madeleine. — Certainement... Et il me signalait tout à l'heure, que vous aviez publié dans la presse, une série de nouvelles. Elles furent très remarquées, n'est-ce pas?

Victor.—Elles eurent l'honneur de la reproduction.

Madeleine. — Et vous en préparez d'autres, sans doute?

Victor. — Oui, naturellement... mai j'ai des projets plus vastes.

Madeleine. — Ah !

Victor. — Oui, et précisément, puisque l'occasion s'en présente, je serais heureux de vous les exposer.

Madeleine. — A moi?

Victor. — A vous, oui, Madame; rien ne peut être plus précieux à un littérateur que l'avis d'une femme comme vous, et si vous consentiez...

Madeleine. — Mais n'hésitez pas, Monsieur, n'hésitez pas ! Je vous écoute.

Victor. — C'est vraiment, très gentil.

Madeleine. — Mais non, mais non; je vous écoute !

Victor. — Eh bien ! voilà ! Je voudrais m'élever au-dessus des petits articles que j'ai écrits jusqu'à ce jour... j'ai l'intention de faire...

Madeleine. — Une pièce de théâtre?

Victor. — Oui, comment avez-vous deviné?...

Madeleine. — C'était facile... Vous avez un sujet? Vous êtes content?

Victor. — Jugez-en... Vous permettez?

Madeleine. — Je vous en prie !

Victor. — Je raconte. Ça s'appellerait : *Prodige d'Amour*.

Madeleine. — Ah ! *Prodige d'Amour*.

Victor. — C'est joli, n'est-ce pas?

Madeleine. — C'est charmant !

Victor. — Mon héroïne est une dame du grand monde. La baronne. C'est une baronne qui se promenait en auto dans une avenue élégante du bois de Vincennes...

Madeleine. — Ah ! dans une avenue élégante du bois de Vincennes...

Victor. — Oui, dans une avenue élégante du bois de Vincennes... est descendue de sa voiture, pour parcourir les petits sentiers. Tout à coup, elle se trouve en présence d'un apache qui va se ruer sur elle... Elle est belle. Il est beau. Il est jeune. La conversation s'engage. Ils se disent leur amour et la baronne ramène le voyou au domicile conjugal... Vous me suivez toujours.

Madeleine. — Je vous suis, je vous suis... Nous sortons du bois de Vincennes...

Victor. — Cette rencontre, cette passion, premier prodige d'amour...

Madeleine. — Parfait !

Victor. — Au deuxième acte, l'apache est dans le château du baron. Voyez la situation... La baronne l'a fait passer pour un jeune peintre de grand talent... Vous me suivez?

Madeleine. — Allez ! Allez ! c'est nouveau, c'est original... C'est ce qu'on demande.

Victor. — L'apache qui auparavant s'appelait [illegible]

Madeleine. — [illegible]

Victor. — Seulement, il n'a pas peint.

Madeleine. — Comment !

Victor. — Il n'a encore rien peint. Il n'a d'ailleurs, ni toile, ni couleurs, ni pinceaux ! Un affreux soupçon s'insinue dans l'esprit du mari... Au troisième acte... à la campagne : Le baron, arrivé au [illegible] Ernest dans ces termes: — « Je flaire ici une mystification, Monsieur, je crois que vous n'êtes pas peintre ». Comment ! je ne [illegible] plaçant l'apache devant un chevalet [illegible] palette et deux pinceaux dont il a préalablement fait l'acquisition dans un magasin de la localité, le baron ajoute : « Faites mon portrait...» Tremblant pour l'honneur d'une femme, Ernest saisit fébrilement le pinceau, se place devant le châssis et reproduit avec éclat les traits du mari soupçonneux : Prodige d'amour!... C'est fini.

Madeleine. — Oh! c'est très bien! C'est très bien.

Victor. — Sans réserves !

Madeleine. — Sans réserves ?

Victor. — Le rôle de la baronne vous plaît?

Madeleine. — Infiniment ! J'aimerais mieux celui de l'apache, mais tout de même celui de la baronne...

Victor. — Et vous consentiriez à la jouer?

Madeleine. — Avec empressement... Quand votre pièce sera reçue, vous me ferez signe.

Victor. — Sera-t-elle reçue?

Madeleine. — Pourquoi ne le serait-elle pas?

Victor. — Les directeurs sont si bêtes.

Madeleine. — Ah ! ah !

Victor. — Oui, c'est un acteur qui m'a dit ça... Alors, vous me conseillez de la faire?

Madeleine. — Faites-là ! Prenez votre temps, mais faites-là...

Victor. — Je suis bien content.

Madeleine. — Comment donc, s'il faut la faire ! D'autant plus que vous êtes dans une situation tout à fait privilégiée pour réussir.

Victor. — Vraiment? Vous trouvez?

Madeleine. — Si je trouve? Vous avez incontestablement le sens dramatique et, à côté de ces avantages, une situation commerciale qui vous rend indépendant... C'est merveilleux cela, Monsieur.

Victor. — Ah ! c'est qu'au contraire, je songeais à abandonner le négoce pour me consacrer exclusivement aux belles-lettres.

Madeleine. — Ce serait de la folie... Ce serait livrer votre talent aux hasards d'une lutte hérissée de risques et de déceptions.

Victor. — Cependant il y a des littérateurs qui vivent uniquement de leur travail.

Madeleine. — Certes, il en est beaucoup même. Ils vivent au milieu de quelles abominables batailles ! Grâce à votre commerce, votre art toujours restera intact.

Victor. — Pourtant, je l'avoue, l'idée d'associer le commerce des légumes à la littérature...

Madeleine. — Pourquoi pas?

Victor. — ...Moins de noblesse... moins de grandeur.

Madeleine. — Votre fierté d'artiste n'en aurait que plus de beauté. Rappelez-vous ces agriculteurs et ces artisans de l'antiquité qui, au signal d'un péril, prenaient les armes, pour aller conquérir la gloire à l'ennemi ! Ils rentraient à leur foyer, se remettaient à l'ouvrage, dès le lendemain, sans honte. Leur gloire n'était-elle pas cent fois plus splendide que celle des hommes dont le métier était la guerre?

Victor.— Peut-être... C'est vrai, ce que vous dites !

Madeleine. — Et, chargés de lauriers, ils étaient attendus sur le seuil de la maison, par une épouse plus fière qu'eux mêmes et qui d'un baiser les récompensait de leur grandeur.

Victor, *avec amertume.* — Ah ! voilà, nous y sommes...

Madeleine. — Nous y sommes?

Victor. — Oui, ces guerriers-artisans, avaient des compagnes qui stimulaient leur ardeur.

Madeleine. — Certes !

Victor. — Tandis que moi, ma femme ne me comprend pas

Madeleine. — Bravo !

Victor, *ahuri.* — Bravo?

Madeleine. — Votre femme reste fermée à vos rêves, à vos ambitions?

VICTOR. — Hermétiquement !

MADELEINE. — Réjouissez-vous donc, mon cher Victor, vous êtes les plus heureux des hommes! Vous vivez dans le superbe isolement auquel pense en soupirant chaque artiste.

VICTOR. — La tour d'ivoire.

MADELEINE. — Vous êtes idéalement heureux.

VICTOR. — Peut-être.

MADELEINE. — Une situation sociale rassurante, un foyer paisible, la liberté de penser... Que demander de plus ! Votre reconnaissance doit être énorme pour ceux qui vous assurent cela... N'est-ce pas qu'elle est énorme, votre reconnaissance?

VICTOR. — Oui, évidemment.

MADELEINE. — N'est-ce pas que vous êtes privilégié?

VICTOR. — Vous me le faites croire !

MADELEINE. — Et votre privilège est tellement avantageux qu'en échange de toute cette félicité, vous ne devez à ceux qui vous l'assurent qu'un peu de bonté... C'est ainsi d'ailleurs, j'en suis sûre, que vous les payez.

VICTOR, *ému.* — Oui, c'est ainsi !

MADELEINE. — Ah ! c'est bien ça...

Scène XI

LES MÊMES, VAN DAEL, JULIE, LUCIEN, MARIE

VAN DAEL, *à Victor.* — Vous êtes encore là, Monsieur? Tant mieux, voici ce que j'ai décidé.

VICTOR, *allant à Julie.* — Je te demande pardon, Julie.

(Julie étonnée et un peu craintive regarde son mari, sans répondre.)

VAN DAEL. — Hein?

VICTOR, *prenant la main de Julie.* — Je te demande pardon... *(Julie se jette dans ses bras.)* Et à vous, aussi Monsieur Van Dael.

(Il tend la main à Van Dael.)

VAN DAEL. — C'est vrai, Menneke?... *(Apercevant Madeleine.)* C'est encore elle qui a fait cela. Eh bien, Victor? Est-ce qu'elle est encore la maîtresse de Lucien?

VICTOR. — Je crois bien que non.

(A Julie.) Où sont les enfants?

MADELEINE. — Ils sont dans ma chambre. Ils s'amusent comme des fous avec un ours qui roule de grands yeux et qui fait grrr..., grrr...

VICTOR. — Allons voir ça.

JULIE, *sortant avec son mari, à Madeleine.* — Merci, Madame !

Scène XII

VAN DAEL, MADELEINE, LUCIEN

VAN DAEL, *regardant Madeleine avec gratitude.* Vous, vous êtes l'ange de la famille.

MADELEINE. — Quoi? Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a encore?

LUCIEN. — C'est gentil, Madeleine, ce que vous avez fait.

MADELEINE. — Moi?

LUCIEN. — Ne faites donc pas l'étonnée, c'est vous qui avez réconcilié le ménage de ma sœur.

MADELEINE. — M. Victor brûlait du désir d'embrasser sa femme.

VAN DAEL. — Je le dis, vous êtes l'ange de la famille !

MADELEINE. — Vous dites cela parce que, hélas ! il vient toujours un moment où les anges doivent s'envoler.

VAN DAEL. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

MADELEINE. — Je veux dire, cher monsieur Van Dael, qu'il faut que je rentre à Paris.

VAN DAEL. — A Paris?

MADELEINE. — Oui !

VAN DAEL. — Quand ça?

MADELEINE. — Bientôt, aujourd'hui, à six heures.

VAN DAEL. — Non, n'est-ce pas?

MADELEINE. — Il le faut !

VAN DAEL. — Vous n'avez rien à faire à Paris !

MADELEINE. — Vous croyez cela?

VAN DAEL. — Pourquoi avez-vous besoin d'être si vite à Paris?

MADELEINE. — Pour une foule de choses, notamment pour les répétitions, sur la scène de la Comédie-Parisienne, de la pièce de Lucien, dont nous n'avons donné ici qu'une sorte de répétition générale pour tâter le public... Nous aurons quelques petits remaniements à faire... N'est-ce pas, Lucien?

LUCIEN. — Ah ! oui, oui !

MADELEINE. — Au fait, nous nous reverrons à Paris.

VAN DAEL. — Ah ! non, non, il faut m'excuser. Je n'irai pas à Paris. Lucien sait que je ne supporte pas les voyages... Et puis maintenant, n'est-ce pas, j'ai vu la pièce... Enfin si, au lieu d'arriver ce soir à minuit à Paris, vous arrivez seulement demain soir ou dans huit jours, qu'est-ce qu'il y aura de changé? On devra tout de même attendre après vous. Et personne n'osera vous faire une observation, croyez-moi !

MADELEINE. — Hé ! hé ! mon directeur est terrible et je vous assure qu'il ne me ménage pas.

VAN DAEL. — Je vous donnerai une lettre pour lui ; je lui expliquerai que c'est moi qui vous ai empêché de partir... Qu'est-ce qu'il pourra dire, alors?

MADELEINE. — Je vous assure, monsieur Van Dael, qu'on m'attend ! que ma présence est indispensable à Paris... Mais venez donc à mon secours, Lucien.

LUCIEN. — Que j'aille à votre secours? Mais je ne demande pas mieux que vous restiez, moi !

MADELEINE. — Dieu sait si je le voudrais aussi, mais c'est impossible... vous le savez bien... Le comte...

LUCIEN. — Ah ! oui, le comte !

VAN DAEL. — Le comte? ?

MADELEINE. — Oui, le comte de Marvejol.

VAN DAEL, *à Lucien.* — Eh bien ! qu'est-ce qu'il veut, Marvejols?

LUCIEN. — Mais, voilà... je...

MADELEINE. — Le thé qu'il donne demain à cinq heures et auquel il faut que j'assiste pour dire de vos vers, Lucien ! Quelle tête de linotte. Ah ! vous pouvez dire, monsieur Van Dael, que votre fils a du talent, mais quelle tête de linotte !

VAN DAEL, *navré.* — Et moi qui croyais faire ce soir un bon repas de famille, à l'occasion du succès de Lucien, avec vous au milieu de la table, à la présidence.

MADELEINE. — Oh ! un repas de famille !

VAN DAEL. — Oui, un repas de famille pour fêter vos deux œuvres : celle d'hier soir et celle de ce matin...

MADELEINE. — Un grand repas de famille? Avec tout le monde? Les enfants?

VAN DAEL. — Eh oui, les enfants aussi.

MADELEINE. — Ah ! les enfants aussi... Ce serait gentil. Je suis navrée de vous faire cette peine...

VAN DAEL. — Mais ce comte est de vos amis? Est-ce qu'il ne pourrait pas faire ça pour vous, vous laisser un jour de plus? Pour boire du thé, on n'a pas besoin des vers de Lucien? Et vous les déclamerez chez nous.

(Lucien et Madeleine se regardent un peu embarrassés. Madeleine est tenaillée par le désir de rester et la nécessité de s'en aller.)

LUCIEN. — Mon Dieu, peut-être qu'en télégraphiant !

MADELEINE. — Non, télégraphier, c'est impossible, il faudrait que je puisse lui parler, lui expliquer moi-même.

VAN DAEL. — Mais nous avons le téléphon... Il doit aussi avoir le téléphon...

MADELEINE. — Quelle heure est-il ? quelle heure est-il donc ?

LUCIEN. — Onze heures.

MADELEINE. — Lucien, demandez Paris, le 247-38.

VAN DAEL. — Vous allez lui téléphoner ? Ça, c'est gentil.

LUCIEN, *au téléphone*. — Allo ! allo ! Paris, s'il vous plaît, Mademoiselle... Oui, Mademoiselle, Paris.

VAN DAEL. — Je souhaite que vous pourrez rester.

MADELEINE. — Moi aussi.

(Lucien reste au téléphone et attend.)

VAN DAEL, *étouffant la voix*. — Madame Germont, j'ai quelque chose à vous demander.

MADELEINE. — Oui !

VAN DAEL. — Je sais que vous me répondrez ce que vous pensez, madame Germont.

LUCIEN, *au téléphone*. — Allo ! oui, le 247-38.

VAN DAEL. — Madame Germont, est-ce que vous êtes sûre de l'avenir de Lucien ?

MADELEINE. — Absolument sûre... Cet avenir sera des plus brillants. Lucien n'est-il pas glorieux déjà ?

VAN DAEL. — Mais est-ce qu'il n'y a pas de danger pour lui, là-bas ?

MADELEINE. — Du danger ?

VAN DAEL. — Oui, au théâtre, dans ce milieu... On dit que les actrices sont de mauvaises personnes dangereuses et compromettantes, avec de la perversité.

MADELEINE. — C'est vrai souvent, monsieur Van Dael... Seulement, je vous garantis que Lucien s'occupe peu de ces femmes-là. Je mettrai toute ma vigilance à le tenir éloigné d'elles... Comptez sur moi.

VAN DAEL. — Ah ! vous êtes bonne !

LUCIEN, *au téléphone*. — Bien, vous appellerez... *(A Madeleine.)* On appellera.

Scène XIII

LES MÊMES, VICTOR, JULIE, LES ENFANTS MARIE

(Léon et Sophie jouant éperdûment de la trompette et du tambour précèdent Victor et Julie très amusés, qui marquent militairement le pas.)

LÉON. — Par file à gauche ! Halte ! Présentez armes !

LÉON, VICTOR, JULIE, SOPHIE. — Vive tante Madeleine !

VAN DAEL. — Vive tante Madeleine. *(Se prenant la tête dans les mains.)* Mais je vous en prie, vous allez donner la migraine à tout le monde ici... Je vous en prie. *(A Madeleine.)* Vous en avez eu, une idée, de leur donner ces instruments...

MADELEINE. — C'est très amusant.

VICTOR. — Vous permettez, père, que je téléphone au magasin pour dire que nous ne rentrerons qu'après le dîner ?

VAN DAEL. — Chut ! attention ! le téléphone est occupé.

VICTOR. — Occupé ?

VAN DAEL. — Oui, avec Paris ; on va sonner tout de suite. C'est Mme Germont qui devrait partir aujourd'hui et qui demande à M. le Comte si elle peut attendre jusqu'à demain.

JULIE. — Vous partiriez déjà ?

VAN DAEL. — Attendez ! attendez ! ne soyez pas impatients ! n'énervez pas Mme Germont ; elle va partir peut-être... *(Solonel)* Et, avant, il faut lui dire combien on a été heureux d'abriter sa tête pendant deux jours sous notre toit ! Elle a fait tomber sur notre maison un honneur dont on parlera longtemps dans le voisinage.

MARIE. — Très bien !

VAN DAEL. — Madame Germont nous vous remercions pour toutes vos bontés.

TOUS, *sauf Lucien*. — Très bien.

VAN DAEL. — Et vous, Lucien, dans la vie où vous êtes, et dans la ville pleine d'embûches où vous allez, suivez toujours l'exemple et écoutez toujours les conseils de Mme Germont.

(La sonnerie du téléphone retentit. Lucien se précipite à l'appareil.)

LUCIEN. — Allo ! Paris ? le 247-38... Voulez-vous appeler Monsieur ? Dites-lui que c'est Mme Germont qui désire lui parler. *(à Madeleine)* On est allé le chercher.

VAN DAEL. — Il est à la maison ! tant mieux !... Je suis nerveux !

(La petite fille joue du tambour. Sa mère se précipite vers elle et lui arrache les baguettes. La gosse pleure. Van Dael se précipite sur le sucrier et donne un morceau de sucre à l'enfant.)

LUCIEN, *au téléphone*. — C'est vous, M. de Marvejols ? C'est moi, Lucien !... Oh ! tout à fait bien, je vous remercie ? J'ai téléphoné !... Madeleine a été divine ! Non, cette scène n'a pas flanché.

VAN DAEL. — Flanché ? Qu'est-ce qu'il veut dire avec son flanché ?

LUCIEN. — Oui, Madeleine, désirerait vous parler. Au revoir, à ce soir ? Heuh ! je ne sais pas... Enfin Madeleine va vous dire...

(Il passe le cornet à Madeleine.)

MADELEINE, *au téléphone*. — Allo ! Oui, c'est moi, mon ami... Oh ! souffrant ! je comprends... Évidemment, c'était une grosse partie pour Lucien.

Scène XIV

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE, *entrant*. — Papa Van Dael !

VAN DAEL. — Chut !

TOUS. — Chut !

JEANNE. — Qu'y-a-t-il ?

VAN DAEL. — C'est Mme Germont qui doit partir aujourd'hui.

JEANNE. — Ah !

VAN DAEL. — Elle téléphone à Paris pour demander de pouvoir rester.

JEANNE. — Ah *(On écoute avec anxiété.)*

MADELEINE, *au téléphone*. — Oh ! énorme !... le triomphe !... Quel dommage que vous n'ayez pu être là ! Naturellement, je suis contente. *(Van Dael regarde son fils avec fierté.)* Je vous remercie... Ah ! Sonia... Oui j'entends : Sonia a débuté hier... Succès ? Bravo ! La verrez-vous ? Félicitez-la ! Voilà ! Je comptais rentrer ce soir, mais je suis reçue ici dans une famille tellement aimable, tellement empressée autour de moi... Allo ! allo ! Comment ?... Chez Van Dael... M. Van Dael. Ici, ça se prononce Van Dâl. *(Elle rit.)* Et vraiment je serais mal venue de refuser à cette famille qui est charmante, de refuser de retarder d'un jour mon départ. Ah ! oui... Bien, c'est entendu !... Naturellement, mon ami, vous savez bien que je ne voudrais rien faire qui pût vous déplaire. Parfait... Au revoir.

(Elle raccroche le cornet.)

VAN DAEL. — Au revoir, Monsieur le comte.

TOUS. — Eh bien !

MADELEINE. — Eh bien ! je reste !

TOUT LE MONDE *manifeste une vive satisfaction. Les enfants sautent de joie en criant.* — Vive tante Madeleine !... Ma tante reste ! ma tante reste !...

TOUS. — Elle reste ! Vive tante Madeleine.

(Le clairon et le tambour recommencent leur tapage.)

(Rideau.)



M. ROLLAN, Mlle J. DELMAR, Mme Andrée MÉGARD, M. JACQUE.

ACTE III

Le jardin d'une villa à Saint-Jean. Au fond, la Méditerranée. A droite, escalier d'entrée d'un pavillon élégant.

Scène première

MADELEINE, HÉLÈNE

HÉLÈNE, *tenant un télégramme à la main.* — On vient d'apporter une dépêche pour madame.

MADELEINE. — Hélène vous préparerez tout de suite la chambre bleue.

HÉLÈNE. — La chambre de jeune fille?

MADELEINE. — La chambre de... ah ! oui, et vous porterez tous les vêtements et le nécessaire de toilette de M. Lucien, dans le pavillon au bout du jardin. *(Fausse sortie d'Hélène.)* Vous mettrez des draps propres au lit de la grande chambre où logera cette nuit le père de M. Lucien de Solanges.

HÉLÈNE. — Le père de M. Lucien?

MADELEINE, *souriante.* — Oui, Hélène, le père de M. Lucien. Et puis vous enlèverez la naphtaline du lit du pavillon et vous préparerez tout pour que M. Lucien puisse y loger ce soir.

HÉLÈNE. — Bien, madame.

MADELEINE. — Et surtout ne dites rien à M. Lucien.

HÉLÈNE. — Bien, madame !

MADELEINE. — C'est une surprise.

Scène II

MADELEINE, LUCIEN

Madeleine seule en scène. Puis Lucien apparaît, habillé pour sortir.

MADELEINE. — Où vas-tu?

LUCIEN. — Je vais à Monte-Carlo.

MADELEINE. — A Monte-Carlo? Par cette chaleur?

LUCIEN. — Mais oui.

MADELEINE. — Qu'est-ce que tu vas faire à Monte-Carlo?

LUCIEN. — Rien. Je ne sais pas... me promener... voir passer du monde, me distraire...

MADELEINE. — Tu t'ennuies, ici?

LUCIEN. — Où vas-tu prendre que je m'ennuie?

MADELEINE. — Tu dis que tu vas te distraire.

LUCIEN. — C'est précisément parce que je ne veux pas m'ennuyer ! Ça te gêne que j'aille à Monte-Carlo? Bien, je resterai.

MADELEINE. — T'ai-je dit que ça me gênait que tu ailles à Monte-Carlo? Je t'ai demandé pourquoi tu y allais ; il n'y a pas de mal à ça, je suppose?

LUCIEN. — Tu me l'as dit avec un air si douloureux !

MADELEINE. — Déjà tu y étais allé hier...

LUCIEN. — Pardon, hier, c'était à Nice.

MADELEINE. — Tu es rentré pour dîner avec une grosse heure de retard.

LUCIEN. — En cette saison les tramways sont rares et je n'ai pas voulu te priver de ton automobile, et puis enfin, Madeleine... avant-hier j'étais resté ici dans notre nid de Saint-Jean.

MADELEINE. — Notre nid... tu dis cela, maintenant, avec ironie...

LUCIEN. — Je dis notre nid parce que c'est toi-même qui l'as appelé ainsi. Avant-hier donc, je suis resté ici et tu m'as fait une scène sous prétexte que j'étais trop aimable avec Germaine.

MADELEINE. — Ah ! ça !...

LUCIEN. — Tu sais très bien qu'avec Germaine, si même c'était vrai, ça n'aurait aucune importance.

MADELEINE. — Elle est jolie et elle a vingt ans. Et puis elle a une façon de t'écouter en faisant des yeux de carpe... comme si elle se pâmait à tout ce qu'elle ne comprend pas... Elle t'écoute, tiens, comme si tu étais un violoncelle.

LUCIEN. — Merci !

MADELEINE. — Hier soir, tes théories sur l'amour... sont-elles assez immorales, d'ailleurs.

LUCIEN. — Je citais Shöpenhauer.

MADELEINE. — Shöpenhauer : c'est un rude cochon, ton Shöpenhauer... Elle les avalait avec des petits frissons le long de la colonne vertébrale. Oh ! elle ne les comprenait pas, elle les sentait.

LUCIEN. — Je te dis qu'avec Germaine tout çà n'est que de la littérature.

MADELEINE. — De la littérature pour enfants.

LUCIEN. — Pour enfants?

MADELEINE. — Oui, pour en faire.

LUCIEN. — Hier donc, j'ai préféré sortir. Cela ne t'a pas empêchée, le soir, de me faire une scène parce que Sonia avait, en me regardant, roulé des yeux, aussi vibrants que ses R.

MADELEINE. — Ce n'était peut-être pas vrai?

LUCIEN. — Possible... Mais ça m'était égal... Alors aujourd'hui, pour fuir Germaine, Sonia...

MADELEINE. — Et moi...

LUCIEN. — Non, pour avoir la paix. J'allais respirer tout seul à Monte-Carlo.

MADELEINE. — Je te rends donc bien malheureux.

LUCIEN. — Mais non, Madeleine, tu ne me rends pas malheureux.

MADELEINE. — Alors tu m'aimes moins?

LUCIEN. — Non, Madeleine.

MADELEINE. — C'est bien vrai.

LUCIEN. — Oui.

MADELEINE. — Dis-le-moi.

LUCIEN. — Je t'aime !

MADELEINE. — Tu l'as déjà dit mieux !

LUCIEN. — C'est que tu ne le demandais pas. Chaque fois, je t'ai dit que je t'aimais, c'est que cela me faisait plaisir... Seulement, presque toujours ces duos amoureux se terminaient de la même manière, par des reproches que tu me prodiguais. Comprends-moi bien, je ne suis plus un tout petit enfant, mais ce que j'ai encore de jeunesse, laisse-le moi.

(Madeleine se met à pleurer et va s'asseoir à l'arbre.)

MADELEINE. — Pardon ! C'est vrai, tu as peut-être raison... Qu'est-ce que tu veux, je t'aime tant ! Et toi?

LUCIEN. — Moi aussi.

MADELEINE. — Je t'aime comme un grand gosse.

LUCIEN. — Aime-moi comme si j'étais un grand garçon qui peut marcher tout seul dans la rue. Je t'assure, Madeleine, je prends bien garde aux voitures et, quand je conduis ton auto, je fais du 15 à l'heure.

MADELEINE. — Grand fou ! *(Ils s'embrassent.)* Alors, tu ne vas pas à Monte-Carlo? Tu ne vas pas à Monte-Carlo? Je ne te demande pas de ne pas aller à Monte-Carlo... je te demande si tu n'y vas pas? Il n'y a rien de méchant à çà... ce que j'en disais, c'était parce que tu ferais peut-être mieux de travailler.

LUCIEN. — Non, je ne veux plus travailler en ce moment. J'ai besoin de respirer, de m'ébrouer... Réfléchis un peu à tout ce que j'ai fait depuis deux ans... Eh bien ! maintenant, la classe !

MADELEINE. — C'est vrai, tu as raison, mais j'ai un tel souci de ton avenir. Vois-tu, Lucien, je me sens des devoirs vis-à-vis de toi.

LUCIEN. — Oublie-les de temps en temps.

MADELEINE. — Après les recommandations que ton père m'a faites l'an dernier?

LUCIEN. — Fais semblant de les oublier.

MADELEINE. — Jamais je ne trahirai la confiance que ton père a mise en moi.

LUCIEN. — Avoue, qu'il ne savait pas exactement ce que nous étions l'un pour l'autre.

MADELEINE. — Dieu, merci ! C'est une raison de plus... Maintenant, mon grand chéri, va à Monte-Carlo.

LUCIEN. — Tu es sûre?

MADELEINE. — Mais, je t'en prie, ne reviens pas trop tard, j'ai pour te le demander une raison que je ne veux pas te dire tout de suite.

LUCIEN. — Une raison?

MADELEINE. — Oui, tu verras.

LUCIEN, *inquiet.* — Ah !

(Il se dirige vers le pavillon.)

MADELEINE. — Où vas-tu?

LUCIEN. — Je vais me déshabiller ; je jouerai au tennis.

MADELEINE. — Mais pourquoi? Va à Monte-Carlo; c'est stupide, ce que tu fais là.

LUCIEN. — Non, je ne vais pas à Monte-Carlo !

MADELEINE. — Lucien, tu me fais du chagrin.

(Lucien sort.)

Scène III

MADELEINE, GEORGES, SONIA, GERMAINE, LE FACTEUR, FRANCOIS

GEORGES. — C'est le facteur !

GERMAINE. — Ah ! c'est le facteur !

SONIA. — Tiens ! c'est le facteur.

MADELEINE, *au facteur.* — Bonjour ! facteur.

LE FACTEUR. — Bonjour ! madame Germont. Le soleil pique aujourd'hui.

GEORGES. — Eh ! Comme vous voilà élégant aujourd'hui, facteur ; vous avez mis votre plus belle tenue.

LE FACTEUR. — C'est que c'est la fête de la presqu'île aujourd'hui. C'est la Saint-Jean. Ce soir on dansera, on chantera, on fera la farandole autour des feux sur la pointe du Saint-Hospice. Heureusement, j'aurai vite fini ce soir ma dernière tournée. Au printemps elles sont moins longues : les gens chics de Paris et tous les sauvages sont partis.

GERMAINE. — Qu'appelez-vous : les sauvages, facteur?

LE FACTEUR. — Tous ces Allemands et ces...

SONIA. — Russes !...

LE FACTEUR. — Faites excuse, hé ! Mademoiselle, je ne l'ai pas dit et comment le dirais-je devant une aussi gentille pitchoun, justement quand je lui apporte une lettre qui vient de Russie.

(Il passe une lettre à Sonia. Madeleine a pris les autres lettres.)

MADELEINE. — Facteur, allez à l'office... François, donnez un verre de vin au facteur.

LE FACTEUR. — Faites excuse, Madame, à la revoyure. Eh ! François, avec de l'eau.

FRANÇOIS. — Oui ! oui !

LE FACTEUR. — Mais pas beaucoup, une goutte... ça me rend le nez rouge.

(Il sort.)

MADELEINE. — François, ces lettres pour M. Lucien. Ah ! plutôt non, allez. *(Après avoir flairé une de ces lettres.)* Je vais les lui remettre moi-même. *(Elle sort en même temps que Germaine.)* Vous permettez?

Scène IV

GEORGES, SONIA

GEORGES. — Vous avez de la chance, vous, Sonia.

SONIA. — De la chance ! Pourquoi?

GEORGES. — Vous avez reçu une lettre.

SONIA. — Oh ! de Russie.

GEORGES. — Vous aimeriez peut-être mieux qu'elle vint de moins loin...

SONIA. — Comme vos gros sabots... avec lesquels je vous sens venir.

GEORGES. — Mais enfin, qu'est-ce que vous lui trouvez de mieux qu'à moi, à Lucien?

SONIA. — Je dois vraiment dire que les hommes sont extraordinaires ! Chacun d'eux se demande toujours pourquoi ce n'est pas lui qu'on préfère à un autre.

GEORGES. — Oh ! oh ! Sonia, vous allez me prendre pour un imbécile.

SONIA. — Qu'est-ce que cela ferait si même je vous prenais pour un imbécile. Ça n'aurait aucune importance ! Voyez-vous, cher, l'intelligence et l'amour n'ont aucun rapport entre eux.

GEORGES. — Cependant c'est bien agréable après, quand on peut causer.

SONIA. — Après? Je ne sais pas, puisque je suis vierge, mais presque toutes mes amies m'ont dit qu'après vous fumiez une cigarette... Non, croyez-moi, M. Georges, les vrais amoureux, les simples, ne parlent pas, ils se tiennent par la main.

(Georges lui prend la main.)

GEORGES. — Comme ceci... Ou bien il lui prend la taille doucement... *(Il fait le geste de prendre la taille.)* Comme çà !

SONIA. — Non, mieux que cela ! Et ils se taisent.

GEORGES. — Ils pensent l'un à l'autre.

SONIA, *impatientée.* — Non, ils ne pensent pas l'un à l'autre...

GEORGES. — Quoi alors?

SONIA. — Ils ressentent !

GEORGES. — Alors, je comprends de moins en moins votre préférence pour Lucien. Tout ce que vous dites là, je pourrais le faire aussi bien que lui.

SONIA. — Mieux, je crois...

GEORGES. — Alors? Puisque ce n'est ni son langage, ni son prestige de poète... Enfin, je ne suis pas répugnant !

SONIA. — Mais qui est-ce qui vous dit que vous êtes répugnant?

GEORGES. — Je suis même...

SONIA. — Et vous avez raison... A la vérité, je dois dire que vous êtes très beau, beaucoup plus beau que Lucien...

GEORGES. — Oh ! oh ! plus beau que Lucien...

SONIA. — Lucien, vraiment, enlevez-lui ses vêtements co rects, son col haut, mettez-lui autour du cou un foulard de couleur et sur la tête une casquette, vous verrez : il aura l'air d'un apache des... Comment vous dites en français? des fortifs... Oui, c'est ça. *(Lucien apparaît en costume de tennis, un foulard rouge au cou, une casquette sur la tête.)* Mais il me plaît comme cela.

Scène V

LES MÊMES, LUCIEN

LUCIEN. — Vous n'avez pas vu Germaine?

SONIA, *sèchement.* — Non.

LUCIEN. — Pardon. *(Il part en courant vers le jardin.)* Georges, si tu vois Germaine, dis-lui qu'elle vienne jeter quelques balles avec moi.

GEORGES. — Alors, Sonia, pourquoi?

SONIA. — Et vous ne voyez pas, depuis cinq semaines que nous sommes ici, sur cette presqu'île de Saint-Jean, chez Madeleine, dans ce climat ! Oh ! ce climat ! où les fleurs sentent trop bon, où la mer est trop bleue, où le soleil est trop chaud, dans ce climat, où les petits insectes eux-mêmes, vous savez, les lucioles? allument des petits lampions à leur derrière, pour se faire de l'œil, la nuit, dans les oliviers. Dans ce climat, où même un homme comme vous ne me répugnerait pas, votre ami Lucien ne prend même pas garde que je suis là. Vous comprenez maintenant pourquoi il me plaît?

GEORGES, *ahuri.* — Non.

SONIA. — C'est parce qu'il ne fait aucune attention à moi. *(Elle sort furieuse par le pavillon... Au haut du perron elle crie :* Dourak ! *et sort.)*

GEORGES. — Moi ?

Scène VI

GEORGES, LUCIEN

GEORGES. — Moi ! Dourak ! qu'est-ce qu'elle veut dire avec son Dourak? *(A Lucien qui entre.)* Tu sais ce que cela veut dire, toi, Dourak?

LUCIEN. — Non, pourquoi?

GEORGES. — C'est Sonia, avec qui je causais et qui, dans la conversation, m'a dit : Dourak !

LUCIEN. — Tu fais la cour à Sonia?

GEORGES. — La cour, tu sais... pas précisément ! Ces âmes slaves...

LUCIEN. — Elle te plaît?

GEORGES. — Elle me plaît, oui... Ces âmes slaves... Et toi?

LUCIEN. — L'âme slave ! Non franchement je n'en demande pas tant. J'ai vingt-trois ans, et j'ai soif de jeunesse, de folies ingénues ! A la place d'un Mentor, je voudrais, non pas ton âme slave, qui t'attire parce qu'elle t'inquiète et te domine, mais une petite âme simple, même amoureuse, qui palpite à mon approche, sans réfléchir, parce qu'elle sent que c'est moi qui viens auprès d'elle. Je voudrais surtout, vois-tu, maintenant, non pas être aimé, mais aimer pour l'unique plaisir d'aimer... Aimer en égoïste. C'est-à-dire être celui qui donne le plus !

GEORGES. — Je ne comprends pas la forme de ton égoïsme.

LUCIEN. — Cherche pas. Tiens, précisément, ce que je voudrais, mon bon Georges, c'est aimer une femme qui soit jeune et qui ne cherche pas...

GEORGES. — Je ne suis peut-être pas très intelligent, mais il me semble que tu es mûr pour le mariage?

LUCIEN, *violent.* — Ah ! non, pas ça. *(Apercevant Germaine, qui descend du perron.)* Tiens, regarde-là, quel joli mouvement d'animal gracieux. Elle a l'air de rêver, elle ne pense à rien.

GEORGES. — Germaine !

LUCIEN. — Pourquoi pas? Elle a vingt-ans... Laisse-moi.

(Il pousse Georges vers la sortie de gauche.)

Scène VII

GERMAINE, LUCIEN, puis SONIA

GERMAINE, *apparaissant à Lucien.* — Vous avez vu Sonia?

LUCIEN. — Je l'ai aperçue ici, tout à l'heure avec Georges.

GERMAINE. — A propos. Vous savez, vous, ce que veut dire Dourak, en russe.

LUCIEN. — Oui, c'est un mot gentil !

GERMAINE. — Qui vous a dit ça?

LUCIEN. — Georges !

GERMAINE. — Il ne doit pas être difficile... Elle vient de m'envoyer promener en me disant un Dourak...

LUCIEN. — Et puis, qu'est-ce que cela peut vous faire?

GERMAINE. — Au fait, oui, qu'est-ce que cela peut me faire?

LUCIEN. — N'est-ce pas?

GERMAINE. — C'est vrai.

LUCIEN. — Ne vous semble-t-il pas, qu'ici, dans ce pays, rien n'a plus aucune importance? On se sent vivre... vivre délicieusement... et puis le reste... frrrt !... Une barque qui glisse doucement sans bruit comme une caresse, un petit voilier qui déploie pour s'envoler de gigantesques ailes de goëland retiennent notre attention longuement, en rêve vague.

GERMAINE, *faussement poétique.* — Mais enfin, qu'est-ce qu'elle a?

LUCIEN. — Qui?

GERMAINE. — Sonia.

LUCIEN. — Qu'importe Sonia? Pourquoi vous occupez-vous de Sonia? Quand vous êtes là, je ne me préoccupe d'aucune autre femme.

GERMAINE. — C'est gentil, ce que vous dites là !

LUCIEN. — Ah !

GERMAINE. — Oui, cela me paraît gentil... Ce n'est pas gentil?

SONIA, *à part.* — Imbécile !

LUCIEN. — Ta silhouette frêle est aussi légère que les frondaisons argentées des oliviers; quand tu marches, ou plutôt quand tu frôles en passant le gravier du jardin, cette mousseline de soie t'enveloppe comme l'aérienne buée du matin.

(Chant du rossignol.)

GERMAINE. — Oui, elle me va bien, n'est-ce pas?

SONIA, *à part.* — Oh ! qu'elle se taise !

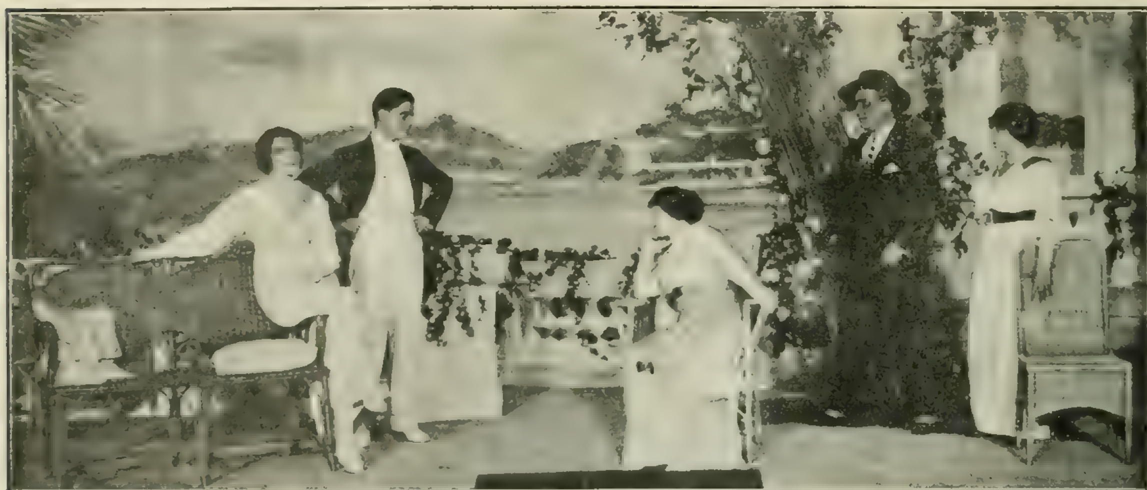
LUCIEN.—Regardelà-haut, le rossignol qui chante...

GERMAINE. — Je ne le vois pas...

LUCIEN. — Là, sur la dernière branche. Sa chanson est l'exaltation de sa fierté. Il chante la gloire de sa race qui se perpétue au pied de l'arbre, sous les ailes étendues et fièvreuses de sa femelle qui couve.

GERMAINE. — Oh ! c'est gentil !

LUCIEN. — Et le gros bourdon qui se saoûle dans le cœur d'une rose fait le rêve titubant de son dernier baiser.



Mme H. DASTRY, M. ROLLAN, Mme A. MÉGARD, M. NICOLLE, Mlle A. VERMELL.

LUCIEN. — Ça l'est moins que ça ne voudrait l'être.

(Il lui baise les lèvres).

GERMAINE. — Ah ! mais on dirait que vous me faites la cour, Lucien?

LUCIEN. — Pourquoi pas?

GERMAINE. — Je ne sais pas ! Seulement... il me semble que vous... enfin... moi...

LUCIEN. — Dites?

GERMAINE. — Je dois vous paraître tellement insignifiante.

LUCIEN. — Tant mieux !

GERMAINE. — Comment, tant mieux?

LUCIEN. — Je veux dire qu'avec des yeux comme les tiens, on n'est jamais insignifiante ! Ils n'ont qu'à regarder. Ils parlent pour toi.

GERMAINE. — Ah ! bien, alors, je suis tranquille... C'est si bon de ne pas parler et de comprendre vaguement !

LUCIEN. — Germaine, tu me plais, je te désire.

(Il la presse).

GERMAINE. — Ah ! bien, ça je comprends, c'est pas vague !

LUCIEN. — Tu me plais infiniment. Tu as la grâce, la beauté qui s'harmonisent avec le paysage. *(A ce moment Sonia apparaît de droite et se tient cachée.)* Le bleu sombre de la mer... et le bleu profond du ciel semblent être créés pour que ta chevelure s'y alanguisse.

GERMAINE. — C'est vrai, le bleu sied aux blondes.

SONIA. — Ah ! c'est bon aussi, quand on parle !

(Lucien presse Germaine.)

GERMAINE. — Lucien ! Lucien ! laissez-moi. Je ne veux pas ! *(Sonia, en se cachant, ferme brusquement la porte. Germaine s'arrache aux bras de Lucien.)* Oh ! j'ai eu peur ! Non, écoutez, Lucien, je ne veux pas ! Qui a fermé la porte?... Si c'était Madeleine...

LUCIEN. — Mais non.

GERMAINE. — Oh ! Lucien ! Vous oubliez ce que Madeleine a été pour vous, ce qu'elle est...

LUCIEN. — Mais non !

GERMAINE. — Ce que vous lui devez... *(Geste d'impatience de Lucien.)* Et puis, moi-même, j'ai beau être au théâtre, mon cher, je ne suis pas une grue ! Jamais je ne chipe un amant à une amie, surtout à une amie comme Madeleine... S'il me plaît, s'il me plaît vraiment, j'attends qu'il l'ait quittée.

SONIA, *sortant de sa cachette.* — Vous vous disputez donc, que vous semblez si animés?

GERMAINE. — Nous parlions de Madeleine.

SONIA. — Oh ! quelle bonne personne !

GERMAINE. — C'est ce que je disais à Lucien : jamais il ne trouvera une amie aussi dévouée.

SONIA. — Et difficilement une maîtresse aussi intelligente ! C'est ce que vous disiez aussi probablement, Germaine?

GERMAINE. — Aussi belle encore !

SONIA. — Ah ! oui, un beau soleil couchant !

Scène VIII

LES MÊMES, CLÉMENCE, ADHÉMAR

CLÉMENCE, *en coulisse.* — Allons déposer tous ces paquets dans le pavillon.

GERMAINE, *entrant.* — Voilà Mme Clémence qui revient de Nice ; elle a dévalisé la ville ! Ah ! ah ! ce pauvre Adhémar ! il nage dans du papier blanc... Attendez, je viens à votre secours.

MADELEINE. — Mais faites donc attention, monsieur Adhémar, voilà que vous laissez tout tomber. (*Clémence, Adhémar, Germaine et le chauffeur entrent en scène, les uns et les autres chargés de colis.*) Je savais que tu allais à Nice, mais j'ignorais que tu emporterais avec toi tout son contenu !

CLÉMENCE. — C'est si amusant d'acheter ! Moi, je voudrais ne rien faire d'autre !... acheter !...

ADHÉMAR. — Vous vous en acquittez déjà assez bien ! (*Tout le monde rit.*)

GERMAINE. — Vous, le flirt, ne récriminez pas.

(*Tout le monde entre dans le pavillon, sauf Madeleine et Lucien.*)

Scène IX

LUCIEN, MADELEINE

LUCIEN. — Pauvre Adhémar ! tu sais, ta mère l'éreinte, ce n'est plus un flirt, c'est un commissionnaire. Dis donc, Madeleine, tu ne pourrais pas faire en sorte que ta mère ne porte tes robes et tes chapeaux qu'avec deux saisons de retard. J'aurai eu le temps de les oublier.

MADELEINE. — Pourquoi?

LUCIEN. — Regarde.

(*Il montre à Madeleine Clémence qui apparaît sur le perron.*)

MADELEINE. — Maman !

(*Madeleine parle à Clémence.*)

Scène X

LES MÊMES, SONIA, GERMAINE, GEORGES ADHÉMAR

SONIA, *qui regarde vers la mer.* — Oh ! voyez donc le beau pêcheur, là-bas, il vient de tirer de l'eau un poisson dont la cuirasse brille comme celle de saint Michel.

LE PÊCHEUR, *en coulisse* :

O Magali, ma tant aimée,
Fuyons tous deux sous la ramée.

UN AUTRE PÊCHEUR. — Tire donc le filet ! au lieu de gueuler ta Magali. Tu vas te foute à l'eau.

LE PÊCHEUR, *en coulisse.* — Il est accroché à une nasse, mon chéri, à moins que ce ne soit une baleine.

LUCIEN. — Oh ! le beau poisson ! Eh ! le pêcheur, voulez-vous me vendre ce poisson?

LE PÊCHEUR, *en coulisse.* — Je l'avais pêché pour ma pauvre vieille mère, mais enfin, si vous le payez bien on pourra faire des sacrifices...

LUCIEN. — Madeleine, si tu faisais acheter ce poisson, nous le mangerions tout à l'heure... Apportez-le dans la maison.

MADELEINE. — C'est que nous serons nombreux, sera-t-il assez grand?

LUCIEN. — Tu attends du monde?

MADELEINE. — Peut-être.

SONIA. — Mais c'est de la trahison ; alors, il faut que je m'habille?

GERMAINE. — Moi aussi.

LUCIEN. — Qui attends-tu?

MADELEINE. — C'est une surprise.

TOUS. — Une surprise?

GEORGES. — Allons-nous habiller.

MADELEINE. — Germaine, Sonia, mettez des toilettes décentes.

GERMAINE. — Mais nous n'avons que des toilettes décentes.

MADELEINE. — Oui, enfin, je m'entends.

GERMAINE. — Si vous préférez, vous savez, nous pourrions nous en aller.

MADELEINE. — Non, mais...

GERMAINE. — C'est vrai, cà ! ne croirait-on pas que nous ne savons pas nous tenir devant le monde... Mon père a été préfet, ma chère.

SONIA. — Je vous en prie, Germaine, n'en parlez que quand vous serez à la Comédie-Française.

Scène XI

MADELEINE, LUCIEN

LUCIEN. — Quelle surprise?

MADELEINE. — Dame, si je te le disais, ce ne serait plus une surprise.

LUCIEN. — Dis-moi quelle surprise? dis-moi...

MADELEINE. — Eh bien ! c'est ton père qui arrive tout à l'heure.

LUCIEN. — Papa?

MADELEINE. — Oui.

LUCIEN. — Madeleine, tu es folle... Oui, tu es folle... Tu avais raison, pour une surprise, c'est une surprise... Papa, dans ce milieu, avec sa tenue, son langage...

MADELEINE. — Rougirais-tu du langage de ton père?

LUCIEN. — Non, certes, non... C'est lui qui serait gêné.

(*François entrant du pavillon, un télégramme à la main.*)

FRANÇOIS. — Madame, un télégramme qui vient d'arriver.

MADELEINE. — Donnez... C'est bien... Ah !

LUCIEN. — Quoi?

MADELEINE. — Rien !

LUCIEN. — Encore une surprise?

MADELEINE. — Non, enfin... oui... C'est Philibert.

LUCIEN. — Le Comte?

MADELEINE. — Oui, qui m'annonce son arrivée.

LUCIEN. — Non !

MADELEINE. — Pour ce soir.

LUCIEN. — C'est complet, la vie de famille alors?

MADELEINE. — Veux-tu que je fasse partir Sonia et Germaine?

LUCIEN. — Il ne manquerait plus que ça !

MADELEINE. — Que veux-tu dire, décidément, Lucien?...

LUCIEN. — Je ne t'aime plus... C'est çà que tu allais dire, n'est-ce pas?... Je vais à Nice, je ne t'aime plus ! Je vais à Monte-Carlo, je ne t'aime plus ! Je reste à Saint-Jean, je ne t'aime plus...

MADELEINE. — Oh ! Lucien !

(*Elle pleure.*)

LUCIEN. — Madeleine, je t'en prie, ne pleure pas, encore une fois, parce qu'alors j'ai le sentiment que j'ai tort, je regrette de t'avoir fait du chagrin, je m'en veux et je ne te le pardonne pas.

MADELEINE. — C'est bien, Lucien, je m'efforcerai, à l'avenir, de ne plus te contrarier... tu verras?... je me forcerai, mais tout de même... je sens qu'entre nous, doucement, petit à petit, un mur se dresse et que bientôt il sera tellement élevé qu'il nous cachera l'un à l'autre... Tu m'aimes déjà moins.

LUCIEN. — Je t'en prie, Madeleine, ne me répète pas éternellement que je t'aime moins. A force de me le redire, tu finiras par me le faire croire.

MADELEINE. — C'est ça, taisons-nous, n'en parlons plus... tu as raison.

LUCIEN. — C'est fini, j'ai été un peu nerveux... un peu brutal, oublie-le, Madeleine.

Scène XII

LES MÊMES, VAN DAEL, JEANNE

(On entend le bruit d'une auto qui s'arrête dans un ronflement de moteur.)

MADELEINE. — Le voilà.

VAN DAEL, *à la cantonnade.* — C'est tout droit? Ah ! à gauche. Oui... C'est déjà grand, ici... Oui, oui ! Tenez, tenez, ce que vous m'avez dit là... Je suis content de savoir cela. *(Il apparaît.)* Bonjour, tout le monde.

LUCIEN. — Bonjour, papa. *(Ils s'embrassent.)*

VAN DAEL. — Bonjour, fiston !... Madame Germont, vous permettez?

LUCIEN. — Jeanne aussi !

MADELEINE. — Ah ! mademoiselle Jeanne, vous avez accompagné M. Van Dael? C'est bien cela, je suis ravie.

VAN DAEL. — Elle voulait pas venir.

MADELEINE. — Pourquoi?

VAN DAEL. — Elle disait qu'elle avait trop d'ouvrage à la maison, mais, moi, j'ai voulu l'amener... N'est-ce pas que j'ai bien fait?

LUCIEN. — Eh bien, en voilà une surprise !

VAN DAEL. — On va bien? On est toujours content? On a bonne mine... *(A Madeleine.)* Vous êtes toujours la même.

MADELEINE. — Et vous, monsieur Van Dael, vous avez rajeuni.

VAN DAEL. — Oye ! oye ! rajeuni...

LUCIEN, *à Jeanne.* — Comme tu es jolie !

JEANNE. — Vous trouvez?

MADELEINE. — Oui, vous avez encore embelli, Mademoiselle.

JEANNE. — Oh ! Madame !

MADELEINE. — N'est-ce pas?

VAN DAEL. — Oh ! je la vois tous les jours, mais tout de même, je crois que oui, elle a encore embelli.

MADELEINE. — Je vais veiller à ce que l'on distribue vos bagages dans vos chambres.

VAN DAEL. — Ah ! oui, je vais voir ça, avec vous...

MADELEINE. — J'en profiterai pour vous présenter nos amis.

VAN DAEL. — Vos amis ! *(Il s'en va avec Madeleine et leur conversation se perd à la cantonnade.)* Je serai enchanté de faire leur connaissance, car les amis de nos amis, ça sont des amis.

LUCIEN. — Jeanne !

JEANNE. — Je vais enlever mon manteau.

LUCIEN. — Mais non, mais non. Attends. François !... Et ton chapeau?... Tenez, mettez ça au vestiaire.

Scène XIII

LUCIEN, JEANNE

LUCIEN. — Tu as pourtant quelque chose de changé.

JEANNE. — Ah !

LUCIEN. — Ton visage est devenu plus grave.

JEANNE. — J'ai donc vieilli?

LUCIEN. — Oh ! vieilli.

JEANNE. — Vous savez, je vais avoir dix-neuf ans.

LUCIEN. — Fichtre, dix-neuf ans? Tu as dit ça comme si tu annonçais tes noces d'argent... Dix-neuf ans... A nous deux, nous avons l'âge de ce qu'on appelle un homme jeune encore... Tu ne peux savoir, petite sœurette, comme je suis content de te voir ici, dans ta robe blanche, c'est du printemps qui entre... Mais comment as-tu fait pour qu'en chemin de fer, ta robe soit restée impeccablement blanche?

JEANNE. — Nous avions des sleepings ; alors, n'est-ce pas, j'ai pu changer de robe.

LUCIEN. — Voyez-vous ça ! Quelle coquetterie. *(Il va cueillir une branche de fleurs d'oranger et la met à la ceinture de Jeanne.)* Comme ça, tu as l'air d'une petite mariée.

JEANNE. — Lucien, vous vous moquez !

LUCIEN. — Je me moque! Et maintenant, Jeannot, viens avec moi, faisons des folies, grimpons aux arbres, veux-tu?...

JEANNE. — Oh ! oh !

LUCIEN. — Faisons le tour du propriétaire.

JEANNE. — Oui !

LUCIEN. — Non, jouons au tennis.

JEANNE. — Je ne sais pas jouer au tennis.

LUCIEN. — Tu ne sais pas jouer au tennis! Mais de quoi donc s'occupent les jeunes filles à Bruxelles?

JEANNE. — Je n'ai pas le temps.

LUCIEN. — Tu n'as pas le temps, Mademoiselle !

JEANNE. — Marie devient vieille, alors il faut que je m'occupe du ménage.

LUCIEN. — Marie devient vieille, c'est vrai.

JEANNE. — Elle a les cheveux tout blancs, maintenant.

LUCIEN. — Tout blancs?

JEANNE. — Oui, tout blancs... Et quand elle se fatigue, ses jambes enflent, mais elle ne veut pas se reposer ; alors je lui laisse croire qu'elle travaille.

LUCIEN. — Et c'est toi, qui fais toute la besogne?

JEANNE. — Je fais ce que je peux.

LUCIEN. — Comme tu es gentille ! Tu as l'odeur fraîche d'un champ de lavande.

JEANNE. — Ce sont tes fleurs d'oranger.

LUCIEN. — Marie vieillit ! On ne peut pas s'imaginer que les vieux puissent encore vieillir ! Allons viens jouer au tennis. Amusons-nous, nous aurons bien le temps de vieillir nous autres.

JEANNE. — Mais je n'ai pas de raquette.

LUCIEN. — Tu vois que tu sais jouer au tennis !

JEANNE. — Comment?

LUCIEN. — Puisque tu sais qu'il faut une raquette.

JEANNE, *riant.* — Oh ! comme c'est malin.

LUCIEN. — Ah ! voilà, enfin, ton bon rire clair ! C'est la première fois que je l'entends depuis ton arrivée, et il me met au cœur toute notre ancienne gaîté d'enfant !... Ris, Jeannot... Chante et danse ! Et puis, d'abord, embrasse-moi. *(Il prend Jeanne dans ses bras.)* Tu ne veux pas embrasser ton grand frère Lucien? C'est lui qui t'embrassera !

JEANNE. — Non, je ne veux pas, monsieur Lucien, je ne veux pas. *(Il l'embrasse malgré elle... Elle est un peu troublée.)* Oh !

(Van Dael et Madeleine apparaissent sur le perron.)

Scène XIV

LES MÊMES, MADELEINE, VAN DAEL

VAN DAEL. — Tenez, comme quand ils étaient tout petits... Ça me rajeunit de quinze ans, madame Madeleine, de voir ces deux enfants qui jouent ensemble.

LUCIEN. — Oh ! papa, je suis content que tu es venu! Merci, Madeleine, de les avoir fait venir, quelle bonne idée tu as eue !...

MADELEINE. — Oui, je crois...

LUCIEN. — Viens jouer, Jeannot, Viens jouer au tennis. Je t'apprendrai, tu verras et nous battrons Sonia, la championne russe, et nous battrons Germaine la championne de Pantin. Nous serons les champions belges.

(Ils s'en vont en riant.)

VAN DAEL. — Oui, c'est ça les champions belges. Comme il sont gentils, n'est-ce pas?

Scène XV

MADELEINE, VAN DAEL

VAN DAEL. — Je pensais ça qu'il aurait eu du plaisir à voir Jeanneke.

MADELEINE. — Moi aussi.

VAN DAEL. — Ils s'aimaient si fort quand ils étaient petits... et je crois que ça continue toujours... Vous les avez vus là comme des enfants?... et ils sont allés jouer au tennis, braves petits!... Mais dites, une fois, le tennis c'est un jeu de riches, n'est-ce pas?

MADELEINE. — Oh !

VAN DAEL. — Pourvu que ça ne donne pas des goûts de luxe à Jeanne.

MADELEINE. — Ne craignez donc pas ça.

VAN DAEL. — Oui, mais, c'est qu'à son âge, c'est dangereux.

MADELEINE. — Dangereux?

VAN DAEL. — Elle devra se marier un jour ou l'autre, n'est-ce pas? Alors, si elle avait des envies de millionnaire, elle ne voudrait plus d'un garçon qui serait dans le commerce ou d'un employé du ministère.

MADELEINE. — Ah ! vous avez des projets concernant Mlle Jeanne?

VAN DAEL. — Non, malheureusement, elle ne connait personne. Une jeune fille, n'est-ce pas, on doit la conduire au bal, à la promenade... Moi je suis trop vieux.

MADELEINE. — Eh ! Eh !

VAN DAEL. — Allez ! allez ! ne blaguez pas ! quand on a notre âge, il ne faut pas plaisanter avec ce qui nous reste de jeunesse... Ça porte malheur... Oui, ça m'ennuie beaucoup pour Jeanneke... mais enfin, s'il y en a un qui vient on le prendra, s'il est bon, et si elle en veut ; s'il n'en vient pas, Jeanneke restera avec le vieux papa Van Dael, jusqu'à ce que le vieux papa Van Dael sera obligé de s'en aller ; et alors elle verra que papa Van Dael l'a toujours aimée comme son propre enfant, parce qu'elle n'aura jamais besoin de rien... Et puis, qu'est-ce que vous en pensez donc? Je crois tout de même que Lucien, qui l'aime beaucoup, s'occupera un peu d'elle aussi. Il ne la laissera pas toute seule dans la vie. Il la protégera.

MADELEINE. — Evidemment.

VAN DAEL. — Je n'ai jamais parlé de ça à Lucien, parce que j'ai toujours peur de lui faire de la peine en lui rappelant qu'un jour mon tour viendra.

MADELEINE. — Voyons, voyons, monsieur Van Dael !

VAN DAEL. — Mais, mais, ce n'est pas triste ce que je dis... je suis très fier quand je pense à mort...

MADELEINE. — Très fier !

VAN DAEL. — Mais, je n'aurais jamais osé espérer cela. Quand tout Paris applaudira Lucien et que tout le monde dira de lui : Quel poète ! Quel cœur et quel sentiment il a ce M. de Solanges ! Eh bien ! il y aura dans un petit coin de ce cœur et dans un petit bout de ce sentiment de M. de Solanges un peu de regret pour le papa Van Dael... C'est de penser à ça que je suis fier.

MADELEINE. — Je vous comprends.

VAN DAEL. — Et à côté de cette fierté, il y aurait beaucoup de joie, si Lucien m'avait promis de ne pas abandonner sa petite sœur adoptive. Ça vous comprenez aussi, n'est-ce pas?

MADELEINE. — Certes !

VAN DAEL. — Alors, laissez-moi vous demander quelque chose...

MADELEINE. — Faites !

VAN DAEL. — Je voudrais, parce que jamais je n'oserais le faire moi-même, et que vous parlez si bien aux gens, et que vous leur faites si bien comprendre leur devoir...

MADELEINE. — Moi?

VAN DAEL. — Oui, on se rappelle encore ce que vous avez fait pour Julie, vous savez... Eh bien, je voudrais que vous parliez un peu à Lucien de Jeanneke.

MADELEINE. — Ah !

VAN DAEL. — C'est promis? Vous le ferez, n'est-ce pas?

MADELEINE. — Oui, monsieur Van Dael, c'est promis !

VAN DAEL. — Je le dis encore une fois, vous êtes l'ange de la famille.

MADELEINE. — Peut-être.

VAN DAEL, *serrant avec effusion la main de Madeleine.* — Merci !

(Sonia entre accompagnée de Germaine.)

Scène XVI

LES MÊMES, SONIA, GERMAINE

SONIA. — Eh bien, monsieur le père de Lucien, comment trouvez-vous la propriété?

VAN DAEL. — Mademoiselle, demandez à un petit oiseau comment il trouve l'arbre dans lequel il a chanté sa plus belle chanson de bonheur et vous aurez ma réponse.

SONIA. — C'est ravissant !

VAN DAEL. — Je suis sûr que vous savez très bien parler aux petits oiseaux.

SONIA. — Je les écoute.

VAN DAEL, *saluant avec élégance.* — Ils écouteraient à leur tour si vous leur parliez.

MADELEINE. — Oh ! monsieur Van Dael, comme vous êtes galant.

VAN DAEL. — Je suis comme ça... Madeleine ! Vous permettez que je vous appelle... Madeleine tout court?... c'est presque comme si vous étiez ma fille aînée.

MADELEINE. — C'est gentil ce que vous dites là...

VAN DAEL. — Oui, mais, je le pense... Maintenant Madeleine, conduisez-moi faire le tour de votre jardin.

SONIA. — Il est gracieux, ce Monsieur.

GERMAINE. — Pittoresque, mais gracieux.

(Van Dael et Madeleine sortent.)

VAN DAEL, *en sortant.* — Est-ce que vous avez un potager ici?

MADELEINE. — Mais oui, un grand potager.

VAN DAEL. — Est-ce que vous avez des tomates?... A Bruxelles, on aime les tomates.

Scène XVII

SONIA, GERMAINE, LE COMTE

LE COMTE, *arrivant par l'escalier.* — Mademoiselle Sonia !

SONIA. — Ah ! cher Comte ! je suis ravie de vous voir.

GERMAINE, *serrant la main du comte.* — Comte... Vous avez fait un bon voyage?

LE COMTE. — Très bon, merci... Madeleine est-elle là?

GERMAINE. — Oui, dans le potager avec M. Van Dael, le père de Lucien !

LE COMTE. — Je l'attendrai dans le pavillon.

SONIA. — Je vais la prévenir de votre arrivée.

LE COMTE. — Non, surtout ne la dérangez pas. Je monte dans ma chambre et je la verrai tout à l'heure, au dîner ! Au revoir. *(Il sort.)*

SONIA. — Au revoir.

GERMAINE. — Au revoir.

Scène XVIII

LUCIEN, JEANNE, GERMAINE

LUCIEN. — Bravo, Jeanne ! Mesdemoiselles, je vous présente une future championne du lawn-tennis, Mademoiselle Jeanne Denis, mon amie d'enfance, Mlle Sonia Lowinska, Mlle Germaine de Luxeuil.

SONIA. — Bravo, mademoiselle !

GERMAINE. — Mes compliments !

Jeanne, *désignant Lucien.* — Il se moque de moi, vous savez.

LUCIEN. — Non, non ! Encore trois leçons comme celle-là et elle vous battra toutes.

SONIA. — Je m'en réjouis d'avance, mademoiselle, M. Lucien est un très bon professeur, mais si vous voulez, nous pourrions déjà faire une petite partie ensemble.

GERMAINE. — Oui, nous sommes quatre.

SONIA. — Le temps d'aller chercher nos raquettes !

LUCIEN. — C'est ça, allez chercher vos raquettes.

(Sonia et Germaine sortent.)

Scène XIX

LUCIEN, JEANNE

JEANNE. — Mais, Lucien, nous allons être battus à plate couture.

LUCIEN. — N'aie pas peur, ce sont des joueuses pour photographe, elles n'osent pas courir de peur d'avoir chaud...

JEANNE. — Alors, moi, j'ose ?

LUCIEN. — Toi, tu cours comme un petit gas ! Comme tu as chaud et tes cheveux sont en broussaille ; ça te va bien.

JEANNE. — Je vais m'arranger un peu.

LUCIEN. — Non, je t'aime mieux ainsi !

JEANNE, *tâchant d'entraîner Lucien par la main.* — Non, laisse Lucien, je vais aller me coiffer un peu.

LUCIEN. — Je ne veux pas que tu t'en ailles. Reste ici. Il fait si bon ici.

JEANNE. — Ah ! oui, il fait bon, je voudrais ne jamais partir.

LUCIEN. — Ah !

JEANNE. — Oui, il me semble que je suis faite pour ce pays-ci. Les fleurs elles-mêmes paraissent ne se donner aucune peine pour grandir, s'épanouir et parfumer ! Et dis-moi, en hiver?

LUCIEN. — Il n'y a pas d'hiver ! c'est le printemps toujours.

JEANNE. — Alors, les fleurs ne meurent jamais?

LUCIEN. — Non, elles s'endorment ! Et tout de suite après elles se réveillent... C'est à ce point qu'ici quand un homme est malade, on dit : « Eh ! le pauvre, il est fatigué... » Et quand il meurt, on ajoute : « Il se repose. »

JEANNE. — Alors ces arbres ne se dépouillent jamais ?

LUCIEN. — Jamais... et quand les oranges sont mûres, tu vois, les fleurs sont déjà épanouies.

JEANNE. — Ah ! oui, ça doit être doux de vivre ici ! Les choses elles-mêmes ont l'air de vous aimer ! Les branches de figuiers se contournent comme pour vous embrasser et toutes ces petites baies que l'on voit ont le geste accueillant de bras qui s'ouvrent pour vous étreindre. Les nuages blancs accourent porteurs de bonnes nouvelles et le bateau qui s'en va fait signe, en agitant son panache de fumée qu'il reviendra bientôt. C'est un pays d'accueil et de tendresse. Il me semble qu'à chaque tournant de route, je vais retrouver les baisers d'une maman que je n'ai pas connue.

LUCIEN. — Jeanne, comme tu parles joliment. Je n'ai jamais entendu exprimer d'une façon plus émouvante ce que moi-même je ressens, ce que je ressens depuis que tu es là... Je ne sais pas, je voudrais dire des choses très gentilles, très tendres et je ne trouve pas les mots. Il me semblait pourtant que j'aurais pu parler, mais mon cœur bat si fort... je suis si troublé... Pourquoi ne m'abandonnes-tu pas ta main?

JEANNE. — Lucien, tu vas me faire beaucoup de chagrin. Je sens que tu vas me faire beaucoup de chagrin.

LUCIEN. — Pourquoi te ferais-je du chagrin, Jeanne? Je comprends à présent toute la joie que j'ai eue de te revoir, petite Jeanne, je t'aime.

JEANNE. — Oh ! Lucien !

LUCIEN. — Je t'aimais depuis longtemps ; seulement, nous avons grandi l'un à côté de l'autre, voilà !... je ne le savais pas !

JEANNE. — Lucien, c'est mal ce que vous me dites-là !

LUCIEN. — Mal? Pourquoi?

JEANNE. — Parce que ce n'est pas vrai, Lucien ! et que c'est très vilain d'abuser de la puissance que vous avez sur moi. Vous savez, Lucien, que je vous aime et que jamais je n'aurai la force de résister ! Je vous aime depuis que je suis petite fille et tout le fonds de tendresse que j'avais en moi, c'est sur vous que je l'ai reporté.

LUCIEN. — Oh ! Jeanne, ma petite Jeanne !

JEANNE. — Non, Lucien, laissez-moi ! Quel triomphe facile vous auriez... Mais ce serait si méchant !

LUCIEN. — Mais que veux-tu dire, Jeanne? C'est épouvantable, petite Jeanne, quelle idée a pu traverser ton esprit? Je t'aime, Jeanne!... je t'aime de tout mon cœur.

JEANNE. — Je me suis juré que jamais je ne serais un obstacle à l'épanouissement de votre talent.

LUCIEN. — Mais il n'est pas de stimulant plus puissant et plus doux que l'amour.

JEANNE. — Rappelez-vous, Lucien, ce que vous m'avez dit à Bruxelles, au lendemain de votre succès?

Lucien. — Ce que je t'ai dit?

Jeanne. — Oui : Un artiste ne doit pas se marier ; il doit rester indépendant et libre.

Lucien. — Mais j'étais fou quand je croyais qu'il y avait autre chose dans la vie que l'amour de deux êtres jeunes, ardents qui se donnent sans autre arrière-pensée que de goûter du bonheur. Je parlais d'amour, petite Jeanne, et je n'en connaissais que le plaisir, un plaisir grisant qui flattait ma vanité ; c'était l'amour en grande vedette... Mais toi, je t'aime, je t'aime! Mon cœur ne me trompe pas, va, et je me retrouve auprès de toi aussi pur aussi ingénûment tendre que tu l'es toi-même.

Jeanne. — Oh ! Lucien ! Lucien !

Lucien. — Jeanne, je t'aime ! je t'aime !

Scène XX

Les Mêmes, MADELEINE

Madeleine. — J'ai à te parler, Lucien, Vous m'excuserez, Mademoiselle ! Ce ne sera pas bien long, je vous le rends tout de suite !

Lucien. — A tout à l'heure, Jeanne.

Jeanne. — Je vais au tennis.

(Elle sort.)

Lucien. — Oui. *(A Madeleine.)* Qu'est-ce que tu as?

Scène XXI

MADELEINE, LUCIEN

Madeleine. — Je te demande pardon d'interrompre une conversation qui paraissait pour toi pleine d'intérêt, mais il faut que je te parle.



Mme A. Mégard. M. Mauloy.

Lucien. — Franchement, Madeleine, crois-tu que le moment soit bienvenu et ne trouves-tu pas que nous pourrions?...

Madeleine. — Non, tout de suite. Il faut que je te parle tout de suite.

Lucien. — ......

Madeleine. — Écoute-moi. Quand deux êtres se sont aimés comme nous nous sommes aimés, quand une femme comme moi a fait d'avance, pour un temps plus ou moins lointain, le sacrifice de son amour, ils n'ont pas le droit de se leurrer, ils doivent avoir le courage de regarder en face les débris de leur bonheur. Tu m'as aimée, je le crois, violemment, en jeune loup affamé ; maintenant c'est fini !

Lucien. — Madeleine !

Madeleine. — C'est fini, Lucien !

Lucien. — Madeleine, je t'assure !

Madeleine. — Je ne t'en veux pas. Tu es jeune, c'était pour moi une des grâces de ton charme. Suis ta destinée... Tu as du talent...

Lucien. — C'est à toi que je le dois, Madeleine. Ce seul mot vient de me tracer ma conduite, mon devoir. Sois tranquille, Madeleine, je te resterai, je resterai ton compagnon fidèle, l'ami sincère.

Madeleine. — Oui, mais pas l'amant. *(Lucien se tait.)* L'amour n'est pas un devoir.

Lucien. — On n'a pas le droit de faire autour de soi des ravages.

Madeleine. — Es-tu sûr de n'en avoir pas fait ailleurs déjà?

Lucien. — Madeleine, tu es un être d'infinie bonté. Jamais une épouse ou une maîtresse n'aura ton indulgence, ton attentive affection.

Madeleine. — Tant mieux pour elle alors, peut-être te retiendra-t-elle mieux ! Vois-tu, Lucien, ce qui m'a manqué à moi, c'est de n'avoir pas eu dans ma vie le temps d'être mère. Chaque femme a en elle un instinct maternel qui doit s'attacher à quelqu'un ou à quelque chose. Je n'avais que toi. Je t'ai aimé à la fois comme une maîtresse, Dieu sait... et comme une maman trop attentive, hélas ! Tu vois, je ne suis même plus coquette... Certes tu m'aimes encore un peu et tu as pitié de moi.

Lucien. — Oh ! Madeleine !

Madeleine. — C'est de ce sentiment là que je ne veux à aucun prix... Crois-moi, Lucien, quittons-nous...

Lucien. — Mais, je ne veux pas te quitter.

Madeleine. — Réponds-moi franchement, honnêtement, comme un homme à un homme... Lucien c'est fini, n'est-ce pas?

Lucien. — Je t'assure..

Madeleine. — Voyons, sois sincère.

Lucien. — Écoute, Madeleine. Puisque tu acceptes l'éventualité de notre séparation avec une résignation assez facile... *(Madeleine s'efforce de sourire pour approuvre.)* Puisque tu m'aimes moins... *(Madeleine se retourne pour dissimuler une atroce souffrance.)* eh bien ! oui, j'avoue que, tout en ayant pour toi une tendresse que rien n'effacera...

Madeleine, *refoulant ses larmes, presque défaillante.* — Va-t'en.

Lucien *se précipite vers elle pour la soutenir.* — Madeleine !

Madeleine. — Ce n'est rien. Va-t-en !

Lucien. — C'était pas vrai, Madeleine.

(On entend en coulisse les voix de Germaine et de Jeanne.)

Sonia. — Monsieur Lucien, venez-vous? On vous attend pour la partie de tennis.

Madeleine. — Va-t-en..

Scène XXII

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *apparaissant.* — Lucien? Vous permettez, Madame, que je vous l'enlève?

MADELEINE. — Oui, Mademoiselle, je permets... Mais, va, Lucien.

(Lucien sort entraîné par Jeanne.)

JEANNE, *en coulisse.* — Le voici !

SONIA, GERMAINE. — Enfin !

SONIA. — C'est à vous, mademoiselle Jeanne de livrer.

JEANNE. — Play !

SONIA. — Bien lancée, cette balle...

(Madeleine éclate en sanglots.)

Scène XXIII

MADELEINE, LE COMTE, FRANÇOIS

LE COMTE. — Madeleine !

MADELEINE. — Vous?

LE COMTE. — Oui, moi, excusez-moi de vous avoir prévenue si tardivement de mon arrivée. Je vous ai télégraphié de Marseille.

MADELEINE. — Mais vous êtes le bienvenu, mon ami.

LE COMTE. — On ne peut être plus importun qu'en interrompant un gros chagrin.

MADELEINE. — Mais je n'ai pas de gros chagrin !

LE COMTE. — Vous voyez, j'ai eu tort, puisque vous êtes forcée de me le dissimuler.

SONIA, *en coulisse.* — Mais on n'y voit plus. Il n'est pas possible de jouer dans l'obscurité.

GERMAINE. — A demain notre revanche.

LUCIEN. — Vous serez encore battues.

LE COMTE. — Vous avez du monde, Madeleine?

MADELEINE. — Oui, Germaine, Sonia, Lucien, le père de Lucien et une petite jeune fille, la sœur d'adoption de Lucien. Vous savez, cette petite orpheline...

LE COMTE. — Oui, oui !

MADELEINE. — Ces gens-là ne vous dérangent pas au moins?

LE COMTE. — Non, pas du tout... Et je crains au contraire, que ce ne soit moi qui trouble la fête.

(Madeleine ne se contenant plus sanglote et s'appuie sur l'épaule du comte.)

LE COMTE. — Oui, oui, je sais, j'avais vu... j'ai compris... je me suis demandé un instant, Madeleine, s'il ne valait pas mieux que je parte !

MADELEINE, *se raccrochant à lui.* — Oh !

LE COMTE. — Oui, n'est-ce pas, j'ai bien fait de rester? D'autant plus que j'ai moi aussi une nouvelle importante à vous apprendre.

MADELEINE. — Vous paraissez ému, troublé...

LE COMTE. — Oui, vous savez, mon neveu... Mon sacripant de neveu...

MADELEINE. — Il a fait encore des extravagances.

LE COMTE, *très ému.* — Non, je suis très content.

MADELEINE. — Très content?

LE COMTE. — Oui, très content. Là-bas, au Maroc, sur la première ligne de bataille, il est mort.. Je suis très content.

MADELEINE. — Vous pleurez?

LE COMTE. — Pardon, c'est que, voyez-vous, ce petit bonhomme-là avait fait tant de folies, que je n'avais jamais vécu un seul instant sans me préoccuper de lui ! Alors, comme j'y pensais tout le temps, je l'aimais beaucoup... A présent, Madeleine, je suis seul au monde et...

MADELEINE, *avec un ton de reproche.* — Mon ami.

LE COMTE. — Oui, voilà ce que je voulais vous dire et c'est pour cela que je ne suis pas parti tout à l'heure... Madeleine, nous nous sommes beaucoup aimés... Notre vieil amour a eu le cours d'un beau fleuve devenu indifférent au vacarme des petits torrents qui s'y précipitaient. Peut-être pourrons-nous tous deux, revivre ma jeunesse perdue.

MADELEINE. — Dites notre jeunesse perdue !

LE COMTE. — Non pas ! Je ne vous ai jamais connue si jolie ! Seulement, à présent, c'est moi qui perçois le mieux toutes les grâces que vous avez dans celles que vous aviez.

MADELEINE. — Je vous aime bien !

(On entend en coulisse un chœur de pêcheurs qui célèbrent la Saint-Jean, tandis qu'à la pointe du Saint-Hospice s'élèvent les flammes du feu de joie. Premier couplet.)

MADELEINE. — Qu'est-ce cela?

LE COMTE. — C'est la Saint-Jean, Madeleine, c'est la fête du pays.

MADELEINE. — Il est éteint le feu de la Saint-Jean.

LE COMTE. — Des cendres ardentes y grésillent encore. J'y mettrai mon cœur, Madeleine, et tu le réchaufferas.

MADELEINE. — Cette chanson est mélancolique ! Rentrons.

(Madeleine et le comte sortent, tandis que de gauche arrivent Lucien et Jeanne.)

Scène XXIV

LUCIEN, JEANNE, puis VAN DAEL

LUCIEN. — Viens, de là-haut nous verrons mieux les feux de la Saint-Jean. Le cap d'Ail est embrasé ! !

JEANNE. — Comme ils brillent !

LUCIEN. — La mer en est illuminée ! Tu vois, la nature et les hommes célèbrent nos fiançailles.

JEANNE. — Nos fiançailles ! Cela me paraît si doux, que je n'ose pas y croire... C'est vrai, je m'étais résignée à l'idée de vivre auprès de votre père.

LUCIEN. — Ah ! tu t'étais résignée?

JEANNE. — Oh ! très tristement ! Comme on se résigne à l'irréparable... Tout à l'heure dès que je t'ai vu, j'ai compris que je te retrouvais tel que tu étais autrefois et que tu m'aimais.

(Entre au fond Van Dael. Il reste sur place et écoute.)

LUCIEN. — Nous étions faits l'un pour l'autre, ma petite Jeanne. Avant la fin du printemps, nous nous marierons, là-bas, à Bruxelles.

JEANNE. — A Bruxelles?

LUCIEN. — Oui, j'aime mieux, dans la petite maison que papa rendra plus reluisante encore.

JEANNE. — Si ton père ne voulait pas, s'il s'opposait. *(Van Dael, derrière l'arbre, se mouche.)* Qui est là?

VAN DAEL. — C'est moi qui étais venu prendre le frais, alors comme vous parliez, je n'ai pas voulu vous déranger.

JEANNE. — Vous avez entendu?

VAN DAEL. — Oui, Jeanneke, j'ai entendu, embrassez-moi, c'était si joli ce que vous disiez, que je croyais rêver. Mais je ne dors pas, n'est-ce pas? C'est bien vrai? vous vous aimez tous les deux? pincez-moi, oui, c'est plus doux et puis, mon Dieu ! si je rêve, eh bien ! tant mieux, mais alors, surtout, ne me réveillez jamais !...

(Rideau.)

Pièces parues en Supplément du " MONDE ILLUSTRÉ "

depuis le Ier Octobre 1910



L'HOMME MYSTÉRIEUX
Pièce en 3 actes
de MM. André de LORDE et Alfred BINET
(THÉATRE SARAH-BERNHARDT)

LE PETIT DIEU
Comédie en 4 actes de M. Louis ARTUS
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

LE CARNAVAL DES ENFANTS
Pièce en 3 actes
de M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
(THÉATRE DES ARTS)

LES NOCES DE PANURGE
Pièce en vers en 5 actes et 6 tableaux
de MM. Eug. et Ed. ADENIS
(THÉATRE SARAH-BERNHARDT)

LE CADET DE COUTRAS
Comédie en 5 actes de MM. Abel HERMANT
et Yves MIRANDE
(THÉATRE DU VAUDEVILLE)

LES MIDINETTES
Comédie en 4 actes de M. Louis ARTUS
(THÉATRE DES VARIÉTÉS)

LES BLEUS DE L'AMOUR
Comédie en 3 actes de M. Romain COOLUS
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

LE MARCHAND DE PASSIONS
Comédie en 3 images d'Epinal, en vers,
de Maurice MAGRE
(THÉATRE DES ARTS)

L'ANGOISSE
Pièce en 3 actes de M. François de NION
(PARIS-BRUXELLES)

LES TRANSATLANTIQUES
Opérette en 3 actes et 4 tableaux
de MM. Abel HERMANT et FRANC-NOHAIN
(THÉATRE DE L'APOLLO)

SOUS LA LUMIÈRE ROUGE
Drame en 3 actes de Maurice LEVEL et Étienne REY
(THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL)

SUR LE SEUIL
Un acte en vers de Georges BATTANCHON
(THÉATRE DE L'ŒUVRE)

LE MYSTÉRIEUX JIMMY
Pièce en 3 actes et 4 tableaux de Yves MIRANDE
et Henri GÉROULE
(THÉATRE DE LA RENAISSANCE)

L'AMOUR EN BANQUE
Comédie fantaisiste en 3 actes et 4 tableaux
de Louis ARTUS
(THÉATRE DES VARIÉTÉS)

PERDREAU
Comédie en 2 actes de Robert DIEUDONNÉ
(THÉATRE ANTOINE)

LE BARON DE BATZ
Comédie en 5 actes et 6 tableaux
de Jean-José FRAPPA
(THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS)

LA PETITE ROQUE
Drame en 3 actes de André de LORDE et P. CHAINE,
d'après la nouvelle de GUY DE MAUPASSANT
(THÉATRE DE L'AMBIGU)

GRIBOUILLE
Comédie en un acte et en vers de Paul SOUCHON
et André AVÈZE
(THÉATRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE)

MADAME DANDIN
Comédie en un acte de J.-L. CROZE
(THÉATRE DE L'ODÉON)

L'ÉTERNEL MARI
Pièce en 4 actes de Alfred SAVOIR et NOZIÈRE,
d'après le Roman de DOSTOIEWSKI
(THÉATRE ANTOINE)

RUE DE LA PAIX
Comédie en 3 actes de Abel HERMANT
et MARC DE TOLEDO
(THÉATRE DU VAUDEVILLE)

L'AMOUR EN CAGE
Pièce en 3 actes de A. de LORDE,
FUNCK-BRENTANO et J. MARSÈLE
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

L'AIGRETTE
Pièce en 3 actes de M. Dario NICCODEMI
(THÉATRE RÉJANE)

BEL AMI
Pièce en 4 actes et 8 tableaux, par F. NOZIÈRE,
tirée du roman de MAUPASSANT
THÉATRE DU VAUDEVILLE

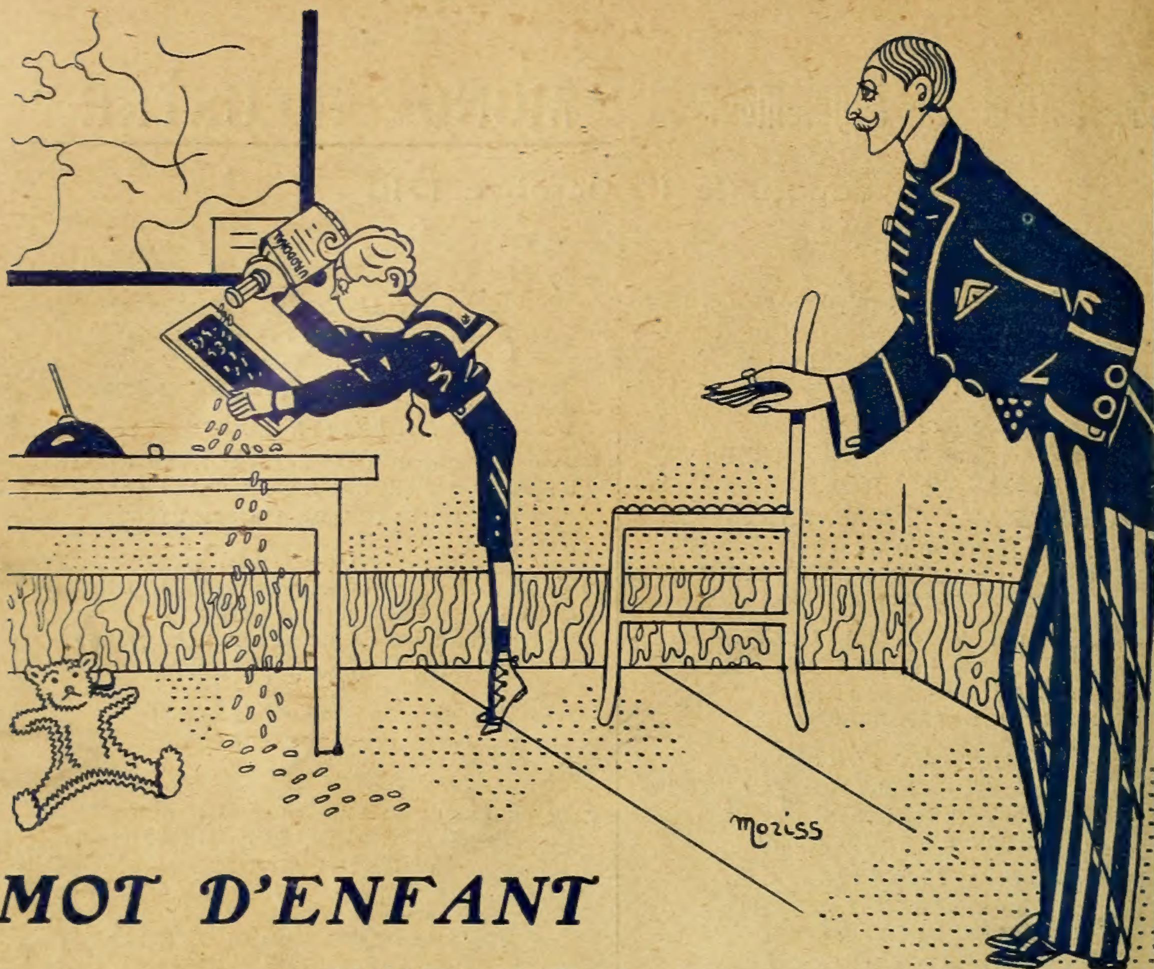
ZUBIRI
Fantaisie en un acte de Georges de PORTO-RICHE
tirée d'un récit de VICTOR HUGO
(THÉATRE DE LA COMÉDIE-ROYALE)

DERNIÈRE HEURE
Pièce en 4 actes de M. Jean-José FRAPPA
THÉATRE DE L'ŒUVRE)

L'ALERTE
Pièce en 3 actes de François DE NION
et DUPUY-MAZUEL
(THÉATRE FRANÇOIS COPPÉE)

INÈS DE CASTRO
Tragédie en 3 actes en vers de Alfred POIZAT
THÉATRE FRANÇOIS COPPÉE)

PETITE PESTE
Pièce en trois actes de Romain COOLUS
(THÉATRE DE LA RENAISSANCE)



MOT D'ENFANT

(A la façon de Ratisbonne.)

Bébé, devant son ardoise,
Reste perplexe et, parfois,
Il enfonce un ou deux doigts
Dans son nez... Il cherche noise
A sa cervelle
Rebelle
Car il n'arrivera pas,
Bien sûr !... avant le repas,
A faire sa division...
Soudain son regard s'allume...
Il sourit — douce vision !...
Et posant vite sa plume —
Ou bien plutôt son crayon —
Il va vite vers l'armoire,
L'armoire aux médicaments...
Il ouvre la porte noire,
Bien fermée par sa maman...
Il saisit un flacon sur la deuxième planche,
Sur laquelle il voit, joyeux,
Écrit en lettres très blanches,
Sur un élégant fond bleu,
Ce seul mot : Urodonal...

Comme s'il était au bal,
Bébé, dansant et sautant,
Retourne droit vers sa table...
Avec un sourire aimable,
Il verse du flacon très blanc
Le contenu précieux
Sur son ardoise où les chiffres très ennuyeux,
S'étalent importants, malins, prétentieux...
A ce moment, papa pénètre dans la chambre ;
A cette vue, il s'étonne ; il se cambre...
« Eh ! que fais-tu, vaurien?... Quel est donc ce jeu-l
— C'est pas un jeu, papa...
C'est que je ne pouvais, je le dis sans façon,
Arriver à résoudre ma division.
— Et tu la résoudras, c'est peu banal !
En répandant dessus tout mon Urodonal?...
— Parfaitement, papa, dit, d'un ton raisonnable,
Bébé s'accoudant à la table,
Et c'est toi-même qui l'as dit...
— Moi !... — Oui, jeudi...
— Je l'ai dit !... Tu l'as dit au vieux cousin Saül ;
L'Urodonal, cela résout tous les *calculs*...

MORI

Paris. — Imprimerie E. Desfossés, 13, quai Voltaire. — 54526.